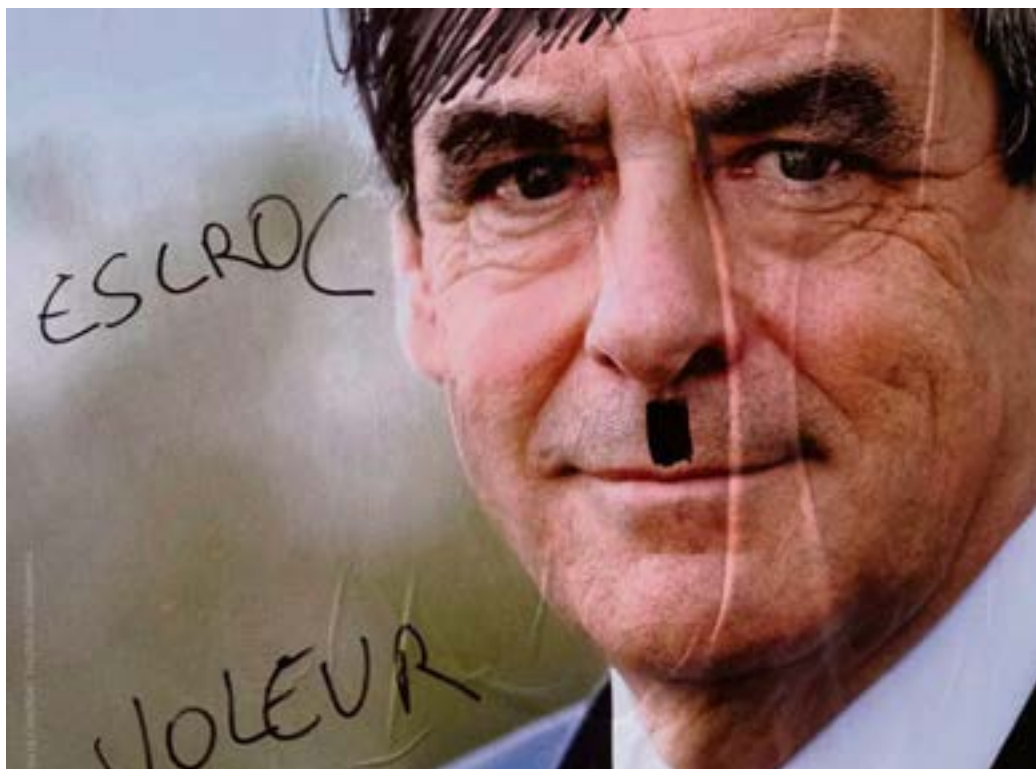


kulturissimo

N° 158 - 11 mai 2017

Mensuel culturel et socio-politique
Paraît le deuxième jeudi du mois

La Grande Magouille



- * **Accent aigu:** Korruption. Ein ungenau erforschtes Phänomen; Normenhierarchie moralisch wertvoller Individuen dringend gesucht. Politik im Mühlrad der Wirtschaft; Chères questions et affirmations gratuites. Blabla Grande Magouille; Ethique en politique. L'exemple d'un pays phare
- * **Musiques:** Der Schlagzeuger Martin Grubinger im Gespräch. "Das Schlagzeug ist der musikalische Botschafter unserer Zeit"; Gemeinsame Arbeit für einen großen Musikdramatiker: 30 Jahre Wagner-Verband Trier-Luxemburg. Gespräch mit Raymond Tholl
- * **Ici et ailleurs:** Trump et son administration. Un danger pour l'humanité; Chroniques parisiennes. Un peu de bon sens; Der Bürger, der was vermisst. Die dritte Knappheit: Zeit!; Brief aus Wien. Wien Erdoganien?; Gramma apo tin Ellada. Geschenkgarten, Schlossgarten, Nationalgarten; Libanon Reisebericht (5). Byblos, Geburtsort der Schrift; Reflections on/against the Present. Arrepentimiento; Letter from England. Decisions...; In the air. One year on
- * **A propos:** Hausemers Kulturreisen (95). Vereinigte Arabische Emirate. Zärtliche Lippen
- * **Retour sur image:** Sultan Erdogan. By Gado

Mensuel culturel et socio-politique - n° 158 -
11 mai 2017

Dans cette édition:

La pensée du mois:

„A people that elect corrupt politicians, imposters, thieves and traitors are not victims... but accomplices“ (George Orwell)

page 2: Editorial (Alvin Sold)

Accent aigu:

page 3: Korruption. Ein ungenau erforschtes Phänomen (Jim Schumann)

pages 4-6: Normenhierarchie moralisch wertvoller Individuen dringend gesucht. Politik im Mühlrad der Wirtschaft (Carlo Kass)

page 7: Chères questions et affirmations gratuites. Blabla Grande Magouille (Paul Hemmer)

pages 8-9: Ethique en politique. L'exemple d'un pays phare (Michel Decker)

pages 10-12: Trump et son administration. Un danger pour l'humanité (Robert Mertzig)

page 13: Chroniques parisiennes. Un peu de bon sens (Clotilde Escalle)

Musiques:

pages 14-15: Der Schlagzeuger Martin Grubinger im Gespräch. „Das Schlagzeug ist der musikalische Botschafter unserer Zeit“ (Alain Steffen)

pages 16-17: Gemeinsame Arbeit für einen großen Musikdramatiker: 30 Jahre Wagner-Verband Trier-Luxemburg. Gespräch mit Raymond Tholl (Martin Möller)

Ici et ailleurs:

pages 18-20: Der Bürger, der was vermisst. Die dritte Knappheit: Zeit! (Frank Bertemes)

page 21: Brief aus Wien. Wien Erdoganien? (Michèle Thoma)

page 22: Gramma apo tin Ellada. Geschenkgarten, Schlossgarten, Nationalgarten (Linda Graf)

page 23: Libanon Reisebericht (5). Byblos, Geburtsort der Schrift (Linda Graf)

page 24: Reflections on/against the Present. Arrepentimiento (Fabienne Collignon)

page 25: Letter from England. Decisions... (Diana White)

page 26: In the air. One year on (Ariel Wagner)

A propos:

page 27: Hausemers Kulturreisen (95). Vereinigte Arabische Emirate. Zärtliche Lippen (Georges Hausemer)

Retour sur image:

page 28: Sultan Erdogan. By Gado

Impressum:

Editeur: Editpress, Luxembourg, S.A.

Coordination générale: Alvin Sold; Coordination technique: Julien Primout

Coordination extérieure: Ian De Toffoli, Luc Bel-ling, Ariel Wagner

Toute correspondance est à adresser exclusivement à kulturissimo@editpress.lu

Supplément du Tageblatt du 11 mai 2017

Site internet: <http://www.kulturissimo.lu>

Prochain numéro: le 8 juin 2017 - Clôture réd.: 20 mai 2017

Elle est partout

Pas besoin de chercher loin: elle est partout, dans le verre que vous buvez, le plat que vous mangez (l'agro-alimentaire), la pilule et la potion que vous prenez (l'industrie pharmaceutique), les sports que vous aimez et les vacances que vous bookiez (le commerce des loisirs), la voiture que vous conduisez, les achats et les opérations bancaires que vous faites (l'économie en général), la politique que vous soutenez, la religion que vous pratiquez, vous vivez sous son empire, vous vivez sous l'empire de la magouille.

On s'y est tellement habitué qu'il faut vraiment un scandale hors-normes pour qu'elle devienne l'ennemi public numéro un. Mais l'incrédulité, la stupeur, l'effroi, la colère ne dureront que quelques jours et puis on oublie, y a aut' chose, même Trump et Le Pen finissent par ennuyer le public gavé. La surmédiasation, fille naturelle de l'omnidisponibilité des flux numériques d'information, vole non seulement un temps infiniment précieux à ses victimes, donc à l'immense majorité des gens: elle pervertit la hiérarchie des valeurs, elle rend amorphe.

Parmi l'infinie variété des magouilles, celles pratiquées depuis la nuit des temps dans les domaines religieux et politique sont particulièrement résistantes aux tentatives d'éclaircissement et d'éradication. Toutes les supercheries, tromperies et fraudes ont été commises mille et cent mille fois au su et au vu des victimes... consentantes. Prenez le mot à la mode: fact checking. La méthode du fact checking appliquée aux religions du Livre mettrait à jour des histoires incroyables, inventées pour maintenir au pouvoir des castes de prêtres avec leurs subordonnés ou alliés politiques. N'essayez surtout pas de demander des preuves, même pas dans vos milieux familiers: la croyance élevée au-dessus de la raison serait encore capable de vous pourfendre et brûler, ou, du moins, vous éjecter de la société. Credo quia absurdum, je le crois parce que c'est absurde.

Et ce credo quia absurdum est LE défaut de construction de l'homme. Les grands magouilleurs de la politique le savent depuis une éternité, eux qui s'accommodent de tous les systèmes. Il faut se rendre à l'évidence que la démocratie ne nous protège pas des partis menteurs et des faux honnêtes, bien au contraire...

Comme l'électorat se compose d'adultes libres, que l'on suppose instruits et informés, il est admis implicitement que la majorité ne peut pas se tromper sur l'essentiel, que la force d'auto-épure est plus puissante que le courant autodestructeur. Doutons, doutons. Les campagnes électorales au Royaume-Uni, aux Etats-Unis et en France ont révélé la fragilité des arguments raisonnables. Combien facilement ont-ils été bousculés par les marchands de l'absurde, maîtres de l'art de la manipulation et virtuoses, désormais, du fake et de l'intox sur les médias dits sociaux (Facebook et Twitter notamment). Voilà des dizaines de millions d'Américains, de Britanniques et de Français qui croient profondément, à l'encontre de tous les enseignements de l'Histoire, de la géographie, de la démographie, de l'économie, des sciences exactes, qu'à notre époque, un pays peut s'éloigner, s'écarter, s'isoler, pour tirer la couverture vers lui, au détriment des "autres".

La leçon à tirer? – Mais qu'il faut continuer le combat commencé avec les Lumières, le combat pour la raison, pour un âge de raison, où la justice sociale à l'échelle panétaire ira de pair avec la liberté, l'égalité, la fraternité de tous.

Rêvons, rêvons, et agissons contre le credo quia absurdum.

Alvin Sold

Korruption

Ein ungenau erforschtes Phänomen

Jim Schumann

Seit mehr als zwanzig Jahren untersucht Transparency International, mithilfe von Befragungen, die Bereitschaft von Unternehmen, Schmiergeld zu bezahlen, oder aber auch inwieweit Experten Beamte und Politiker für bestechlich halten. Luxemburg schneidet bei solchen Untersuchungen stets honorabel ab – meistens auf den Rängen 10-15. Ist Korruption in Luxemburg also nur ein Problem der Anderen? Es ist immerhin erstaunlich, dass Luxemburg, trotz zahlreicher Skandale, seit Jahren fast stets die gleichen Werte erreicht!

Jenseits der bloßen Wahrnehmung ist Korruption ein national wie international real verbreitetes (Schmier-)Mittel in Wirtschaft, Bürokratie und Politik. In geheim gehaltenen Netzwerken gedeihen Bestechung, Untreue und Betrügereien. Ein Blick in eine beliebige Tageszeitung zeigt inzwischen Alltägliches: Ganze Schmiergeldsümpfe von Spezis und Amigos tun sich auf. Wenn es dann einmal knüppeldick kommt, wird der Ruf nach dem Gesetzgeber laut. Dass der Ruf nach dem Staatsanwalt und höherer Strafandrohung aber kein Garant für Korruptionseindämmung ist, belegen inzwischen zahlreiche Analysen des Phänomens: Je höher die Strafen sind, desto größer wird der Anreiz dazu, die Strafgerichtsbarkeit selbst zu korrumpieren.

Aber nicht nur die Gesetzgeber sind gefordert, auch die Sozialwissenschaften. Und hier erkennt man eindeutig eine seltsame Zurückhaltung bei der Erforschung von Korruption, an der sich bis heute, trotz einer Fülle publizistischer Veröffentlichungen zum Thema, wenig geändert hat. Die Analyse der Korruption wird immer noch weitgehend den Moralisten überlassen.

Korruption - der "Ölwechsel" im Wirtschaftsgetriebe

Manche fragen sich immer noch ob Korruption als eine Möglichkeit politischer Einflussnahme überhaupt sozial schädlich ist. Diese Sichtweise geht davon aus, dass Korruption zur Flexibilität und Effizienz des Systems beiträgt, dass sie schnellere Entscheidungen ermöglicht, die Innovationsfähigkeit erhöhe und unter bestimm-

ten Umständen gar einen Beitrag zur staatlichen Integration leiste. In diesem Sinne ist Korruption nicht mehr nur ein Betriebsunfall, eine Ausnahme von der Regel. Vielmehr ist die Korruption inzwischen endemisch geworden, eine Art Überbrückungssystem, das von den Unternehmen aktiviert wird, um die Maschinen am Laufen zu halten oder sich einen Vorteil beim Umbau der Ökonomie zu sichern. Korruption als konjunkturell bedingter "Ölwechsel" im knirschenden Wirtschaftsgetriebe!

Korruption und politisches Regime

Korruption in ihren drei am meisten verbreiteten Grundformen der Bestechung, des Amtsmissbrauchs und des Nepotismus ist eigentlich ein Phänomen der Moderne, das erst nach der Trennung von öffentlichem Amt und privatem Profit auftritt. Es wäre aber problematisch die Korruptionsdefinition auf diese Weise einzuengen, denn dann dürfte es in der ehemaligen UdSSR per Definition keine Korruption gegeben haben.

Einige Wissenschaftler neigten dazu, die Demokratie für den Anstieg der Korruption verantwortlich zu machen. Doch schon ein Blick auf die westlichen Demokratien zeigt so gravierende Unterschiede, dass die Zuordnung von Regimeformen zum Verbreitungsgrad von Korruption unergiebig ist. Korruption kommt überall vor, in Demokratien wie in Diktaturen, in kapitalistischen wie sozialistischen Ländern.

Die Analyse der spezifischen Bedingungen der politischen Kulturen in Verbindung mit den jeweiligen politischen Institutionen könnte verbindliche Antworten geben, aber auch hier gibt es Abweichungen: In Ländern mit einem über lange Jahre verhinderten Machtwechsel können regelrechte Regimeparteien entstehen, die den

Erwartungen ihrer Parteigänger durch Korruption und klientelistische Begünstigungen entgegenkommen. Genauso neigen Parteien, die lange von der Macht fern gehalten wurden, zu hoher Korruptionsanfälligkeit. Und sogar in Proporzdemokratien hackt eine Parteikrähe der anderen so schnell kein Auge aus. Sorgfältig werden die "roten" und die "schwarzen" Skandale "austariert", wenn sich ihre Veröffentlichung schon nicht verhindern lässt.

Die Korruptionskritik in der Sackgasse

Seit den 80er Jahren steht eine neoliberale Korruptionskritik im Vordergrund, die sich einfügt in die Debatten über die Grenzen des Sozialstaats, über Politikverdrossenheit, Bürokratieabneigung und die Frage, ob das Berufsbeamtentum noch zeitgemäß sei.

Das probate Mittel der Neoliberalen zur Korruptionsbekämpfung lautet: Deregulierung und Privatisierung. Denn wo es die Versuchung, Macht in Geld zu transformieren, nicht mehr gibt und nur noch der Markt privater Anbieter und Nachfrager existiert, könne es folglich auch keine Korruption mehr geben. Doch schon am Beispiel der Steuerhinterziehung und dem Steuerbetrug zeigt sich, dass die Übertragung staatlicher, hoheitlicher Funktionen auf private Betreiber keineswegs eine Garantie für das Schwinden von Missbrauch und Korruption ist. Die Privatisierungs- und Deregulierungsprozesse waren stets zunehmend von Korruption begleitet.

Und ein Blick auf die skandinavischen Staaten, Länder mit notorisch hoher Wohlfahrtsstaatlichkeit, aber geringer Korruptionsdichte, zeigt, dass die neoliberale Korruptionskritik ins Leere läuft: eine Korrelation zwischen dem Anwachsen von Staatssintervention und Korruption ist keineswegs erwiesen.

Fazit: Forschung tut not!

Jahr	Rang	Jahr	Rang
1997	10	2007	12
1998	11	2008	11
1999	11	2009	12
2000	11	2010	11
2001	9	2011	11
2002	7	2012	12
2003	11	2013	11
2004	13	2014	9
2005	13	2015	10
2006	11	2016	10

©Transparency International - „Korruptionsindex 1997-2016 für Luxemburg“

Normenhierarchie moralisch wertvoller Individuen dringend gesucht

Politik im Mühlrad der Wirtschaft

Carlo Kass

Das Redaktionskomitee einer monatlichen Kulturbeilage, welches das Thema „Politische Ethik im öffentlichen Raum“ mit dem Titel „La Grande Magouille“ versieht, scheint entweder die Richtung vorgeben zu wollen oder, wie wir es voraussetzen, ganz einfach nur erkannt zu haben, wie wichtig es in einer noch immer (!?) freien Gesellschaft ist, unlautere Machenschaften aufzudecken und zu benennen.

Keine Freiheit ohne Regeln

Dies wollen wir vermeintlichen Weltverbesserer denn auch weiter dem alltäglichen investigativen Journalismus überlassen (fast hätten wir diese noble Aufgabe zum „Investjournalismus“ verballhornt, was wir dann aber wegen seiner Nähe zum spekulativen Investor schnell fallen ließen). Denn seriöse Öffentlichkeitsarbeit ist auf primär an Qualität und Integrität interessierten Geldgeber angewiesen.

Und wie schwierig das zu bewerkstelligen ist, hat unser Kollege Robert Mertz in der vorigen Beilage mit dem Zitat von Jules Vallès, dem Begründer des „Cri du peuple“ (1871) zur „Allianz von Tinte und Börse“ eindeutig beschrieben. Medienoligarchen

züchten Leser, die deren Arbeitnehmer querbeet als „Lügenpresse“ bezeichnen und sich selbst Bild, Sun und Privat reinziehen, um nur diese zu nennen.

Aber nun zu unserem Thema: Der Philosoph Vittorio Hösle hat in seinem 1.136-seitigen Buch „Moral und Politik“ *) die Grundlagen einer politischen Ethik für das 21. Jahrhundert „skizziert“, wie es im Klapentext mit einer etwas vorgeschobenen Bescheidenheit heißt: „In historischer und systematischer Argumentation greift er dabei weit in die politische Geschichte und die des Denkens aus.“

Da ein ausführlicher Exkurs in dieses Buch den Rahmen dieses Beitrages sprengen würde, wollen wir nur festhalten, dass der Autor das moderne Wissenschaftssystem in seiner letzten Konsequenz als ein nihilistisches sieht und einen Legitimitätsverlust bei den Kirchen als die traditionellen Vertreter der Wertrationalität feststellt. Er plädiert – notgedrungen – für eine neue, moralisch integre Elite.

Peinliche Gottpostulierung

Aus dem Monumentalwerk des ehrlichen, doch wenig authentischen Kathederphilosophen, der in akademisch ausgefeilter Sprache angelesene Allgemein- zu Paradeplätzen hochstilisiert, wollen wir lediglich die letzte Halbseite unter Streichung eini- ger lästiger Adjektive in extenso zitieren:

„Die Aufgaben, die das 21. Jahrhundert zu lösen haben wird, sind ungeheuer!

Und es ist keineswegs gesagt, dass die Menschheit ihnen gewachsen sein wird? Dies lenkt den philosophischen Gedanken auf ein Prinzip, das höher ist als der Mensch und ohne das jeder Humanismus zu einer Überschätzung genau dieses Menschen und einer Verleugnung seiner Fehlbarkeit und Schuld wird. Es ist das Wissen um dieses Prinzip, das ihn vor seiner Verwundbarkeit durch Naturgewalten bewahrt.

Diese können ihn nur töten, nicht mehr. An die höhere Sphäre, an der er teilhat, reichen sie nicht heran. Die Hoffnung aber darf der Mensch haben, dass dieses Prinzip, das mit ihm ein Wesen hervorgebracht hat, das um es wissen kann, in den Wirren des 21. Jahrhunderts seine Stimme nicht verstummen lassen wird.

Und damit aber auch nicht den Menschen auslöschen wird als das einzige uns bekannte Wesen, das diese Stimme vernehmen kann. Ob diese Hoffnung erfüllt werden wird, dies freilich weiß nur Gott.“ Uff, kann man da nur stöhnen. Nach der Lektüre dieses durchwegs gelehrten Wälzers auf ein solch überholtes Prinzip aus der untersten Pandora-Büchse zurückgeworfen zu werden, ist schon ärgerlich.

Da halten wir uns doch lieber an die Vorgaben von Karl Homann und Franz Blome-Drees, die in ihrer Wirtschafts- und Unternehmensethik **) postulieren, dass „Moral ein kollektives Unternehmen von Menschen ist. Moralische Normen werden jedoch nicht ‚entdeckt‘, sondern durch gemeinschaftliche Lernprozesse entwickelt.“ Vorausgesetzt, laut T. Hobbes, dass andere dazu auch bereit sind.

„In modernen Gesellschaften gibt es immer einzelne Defektierer, die dem Gemeinwohl schaden. Das Problem der Ökonomik besteht darin, ob dieses Defektieren Schule macht, d.h. die Institutionen zerstört“, so die Autoren weiter. Um dem zu begegnen, ist ein solides politisch-ökonomisch-moralisches Konzept gefordert, das an die internationale wissenschaftliche Diskussion anschlussfähig ist.

Konzeptlose Religionen

Wenn es denn nicht ohne Gott gehen sollte, müssen sich die beiden christlichen Kirchen in Deutschland, die nach dem Zusammenbruch des realexistierenden Sozialismus 1991 bedeutende Dokumente zur ethischen Akzeptanz der Marktwirtschaft mit Wettbewerb und Privateigentum vor-



Die Welt steht Kopf



Harmonie in Schwarz-weiß

legten, erst die theoretische Kompetenz verschaffen, um ihre guten Intentionen in der Moderne umzusetzen.

Dabei muss bedacht werden, dass einerseits ein transzendental angelegtes Gerechtigkeitskriterium historisch unmöglich geworden ist und andererseits auch der Fall der Mauer nicht als vorbehaltlose Bestätigung für den ultraliberalen Weg verstanden werden sollte. Doch da sittliche Qualität einer Marktwirtschaft von ökonomischer Effizienz abhängt, braucht sie ethische Rahmenbedingungen.

Und damit beruht laut Homann und Blome-Drees „die Konzeption von ‚sozialer Gerechtigkeit‘ letztlich auf der Festlegung der Institutionen im grundlegenden Verfassungsvertrag einer Demokratie, in dem die Betroffenen selbst und gemeinsam festlegen, nach welchen normativen Gesichtspunkten sie miteinander umgehen wollen.“ Deren Umsetzung braucht alltägliche Arbeit aufgeklärter Bürger.

Ist dies nicht garantiert, oder dabei aus Bequemlichkeit pekuniär übersättigter Volkstribunen abzunehmen, dann können sogar ausgereifte demokratisch konstituierte Systeme auf die autokratische Schiene geraten, wie das in den USA zu beobachten und mit einem gewissen Rechtsruck in Kontinentaleuropa zu befürchten ist, was die eh schon prekäre Balance im sogenannten Westen deutlich stört.

Denn reine Volksherrschaft ohne Beschränkungen staatlichen Handelns führt zur „totalitären Demokratie“, wie sie Friedrich von Hayek nannte, der dieser eine Nomokratie entgegensetzte, also eine Gesellschaft, die nach allgemeinen, von freien Bürgern mitbestimmten Regeln funktio-

niert. Ein Staat, in dem die Wohlfahrt überflüssig wird und somit die Freiheit des Einzelnen nicht mehr einschränken kann.

Ordoliberaler Chance

Neben der Schaffung einer Rechtsordnung, die Vertragsfreiheit, Eigentum und Haftung beinhaltet, der Bereitstellung öffentlicher Güter, der Zertifizierungen, die der Sicherheit und Gesundheit dienen und der Erhebung von Steuern, gehörte für von Hayek, der das Laissez-faire ablehnte, vor allem auch ein sozialabfederndes Mindesteinkommen zu den eigentlichen Aufgaben des Staates.

Wie können Gesellschaft und Wirtschaft zum größtmöglichen Wohl aller organisiert werden? Das war die Frage, die Hayek 1960 mit seiner „Verfassung der Freiheit“ zu beantworten suchte. Damit trieb er sogar seine liberalen Freunde vor sich her, die fanden, dass seine Freiheitstheorie letztlich nur in einer Welt funktioniere, in der die Ausgangsbedingungen für alle Menschen gleich seien.

Sie warfen Hayek vor, die von den Vorfahren übernommenen Regeln als sinnvolles Ergebnis einer natürlichen Evolution und nicht als Resultat eines sozialen Prozesses mit seinen kompromissbeladenen Machtprozessen zu sehen. Wie die Ironie des Lebens so spielt, musste sich der österreichische Ökonom den Nobel-Dynamitpreis mit einem engagierten Keynesianer aus Schweden teilen.

Die vom ordoliberalen Hayek aufgeworfene Frage, wie viel Freiheit zum Wohle aller angebracht ist, bleibt bis heute ein Streitpunkt in den Wirtschafts- und Gesell-

schaftswissenschaften. Doch politische Freiheit im Sinne von Demokratie hatte für Hayek nur wenig mit individueller Freiheit zu tun, es sei denn die Abwesenheit von willkürlichem Zwang durch autoritäre Machtverhältnisse war gemeint.

Doch sind für ein größtmögliches Maß an individueller Freiheit sinnvolle kollektive Regulierungen und geregelte Abläufe und Prozeduren notwendig. Immanuel Kant, der geistige Vater des „handle nur nach derjenigen Maxime, durch die du zugleich wollen kannst, dass sie ein allgemeines Gesetz werde“, definierte mit dem Ausdruck „Gesetz und Freiheit ohne Gewalt“ die Anarchie.

Hier ist aber weniger der Zustand der Gesetzlosigkeit als vielmehr der Herrschaftslosigkeit durch die Aufhebung hierarchischer oder transzendental souveräner Strukturen wie in den absolutistischen Monarchien oder den damals noch bevorstehenden realsozialistischen Zentralwirtschaften gemeint. Anarchie (Herrschaftsverweigerung) wird jedoch oft mit Anomie (Ordnungsverneinung) verwechselt.

Zwitschern in Schwarz-weiß

Mit 140 Zeichen bei Twitter, das hauptsächlich und ausgiebig von Politikern genutzt wird, die absolut nichts mit Populismus am Hut haben wollen, sind solche Nuancen natürlich nur schwer zu übermitteln, wenn dies denn in der argumentativen Raserei zwischen zwei Wahlterminen überhaupt erwünscht ist. Soweit zur „politischen Ethik im öffentlichen Raum“.

Es ist doch wahrlich nicht schwer zu verstehen: Die meisten Bürger, also die in einer Demokratie eben notwendige Mehrheit, wollen regiert und nicht beherrscht werden, auch wenn die Regierenden auf Zeit spielen müssen und die auf Herrschaft spekulierenden Potentaten wie Erdogan glauben, ihr Mandat in alle Ewigkeit auszuüben. Ob man das nun Maulkorb- oder Ermächtigungsgesetz nennt?

„Ich bin stolz auf ‚mein‘ Volk, dass es Ja zum Präsidialsystem von Erdogan gesagt hat“, so einer der 1,4 Millionen wahlberechtigten Türken, der in der freien Demokratie Deutschland zur Urne gerufen wurde. Und als hätten sie die Schwäche einer Demokratie entdeckt, stellten die Türken fest, dass mit fast der Hälfte der Wähler, die dagegen stimmten, die tiefe Kluft in der Bevölkerung sichtbar wurde.

Als standhafter Demokrat muss man nun warten, was Erdogan, der theoretisch bis zum Jahre 2035 durchregieren, pardon herrschen könnte, aus diesem Freifahrtsschein macht. Desaströs ist bereits seine demagogische Ankündigung, dem Volk die Todesstrafe wieder schmackhaft zu machen. Mit einhergehender Islamisierung dürfte dies die Türkei in osmanische Zeiten zurückwerfen.

Denn immer wenn Gott und das ewige Leben in der Politik eine Rolle spielten, waren Krieg und Tod nicht weit. Einziges Lichtlein in diesen düsteren Zeiten, in denen Föderalstaaten wie die der Vereinigten Staaten von Amerika noch viel Überzeugungsarbeit brauchen, ist der republikanische Zentralstaat Frankreich und mit ihm die Standhaftigkeit der EU in dieser kr(e)uzialen Frage.

Nicht auszudenken, wenn ultrarechte, mit billigen Jeanne d'Arc-Metaphern operierende Politiker die Macht in dieser monarchistisch angehauchten Republik übernehmen würden (Dieser Artikel hatte seinen Redaktionsschluss vor dem ersten Wahlgang). Denn was die deutsche Wirtschaftskraft für Europas Geschichte, ist die Revolution, die leider auch nicht ohne Todesstrafe auskam, für die des Hexagons.

Todesstrafe als Barometer

Und auch heute noch gilt es keinesfalls als sicher, ob die Todesstrafe vom demokratiefestesten Volk (bekanntlich war auch die „aus Ruinen auferstandene“ DDR auf dem Papier eine demokratische Republik) eines modernen UN-Staates bei einem Referendum abgelehnt würde. Wie klagte einst Bismarck: „Vox populi, vox Rindvieh!“ Doch gilt sie immer noch als Barometer für die künftige Gemeinschaftswetterlage.

Deshalb ist die Standhaftigkeit der Rest-EU als politisches Modell in dieser Frage auch so außerordentlich wichtig! Eine Rolle bei der Bewertung der Todesstrafe dürfte auch weiterhin spielen, dass in der ersten Hälfte des vorigen Jahrhunderts über 70 Millionen Menschen den Boden Kontinentaleuropas mit ihrem Blut trankten. Aus diesem Grund nämlich entstand das einmalige Modell Europäische Union.

Und auch wenn die Idee einer Union dem katholischen Einheitswahn und dem damit verbundenen Politzentralismus entsprang, hat deren, einem Diktator abgetrotzter Staat, mit Beobachterstaut bei den Vereinigten Staaten, nie richtig Stellung zur Todesstrafe bezogen. Papst und Vatikan wehren sich gegen den Tod des Ungeborenen, vom Wiedergeborenen gar nicht zu reden, das Geborene aber geht leer aus.

Seit dem monotheistischen Ur-Vater Abraham und dessen Geschichte mit dem von Gott vor dem Opfertod geretteten Sohn bis zu dessen Menschwerdung in Christus und noch lange danach in dessen Zeitrechnung wurden die Menschen nicht mehr auf den Altären sondern auf allen möglichen Schlachtfeldern getötet. Wenn damit Schluss wäre, könnte man endlich die Pandora-Büchse wegwerfen.

Ob nun Trennung von Staat und Kirche, die in der säkularisierten Türkei Atatürks durch die Armee gesichert war, oder nicht, dieses metaphysische Spannungsfeld wird immer wieder die Bevölkerungen spalten,

wie es im Moment in vielen Ländern dieser Erde der Fall ist. Und wenn das so weiter geht, sind wir eines Tages Flüchtlinge im eigenen Land. Wenn es überhaupt ein „eigenes“ Land gibt!?

Es sieht wirklich so aus, als ob Coudenhove-Kalergis paneuropäisches Manifest aus dem Jahre 1923 so aktuell ist wie noch nie. Nicht nur weil er (zehn Jahre vor Hitler!) die deutsch-französische Katastrophe voraussah, die heute glücklicherweise (nicht Gott sei Dank!) weniger zu befürchten ist als damals, sondern weil er damit den Startschuss zur Einigungsbewegung der Europäischen Föderalisten gab.

Rettet das Modell Europa!

Und wenn man das Glück hatte, im Jahre 1951 mit den Pariser Verträgen der Europäischen Gemeinschaft für Kohle und Stahl (Montanunion) in der Schicksalsgemeinschaft des Stammlandes Luxemburg geboren worden zu sein, ist das Modell Europa so etwas wie ein Geburtstagsgeschenk, das man wegen seiner bürokratischen Trägheit zwar oft schalt, aber auch in Zukunft nicht missen möchte.

Abschließend wollen wir noch einmal Homann und Blome-Drees zu Wort kommen lassen: „Die mit hohem Blutzoll bezahlte Einsicht der europäischen Religionskriege besteht darin, dass externe Instanzen, also insbesondere die Religion, als Grundlagen der Integration der Gesellschaften versagen. In Frage kommt einzig und allein noch die Demokratie:

In ihr bestimmen die betroffenen Menschen selbst und gemeinsam, wie sie ihr Zusammenleben gestalten wollen. Das Wollen der Individuen gilt in der Politik und politischen Theorie als einzige Quelle von Werten, und die Vereinbarungen von

Individuen stellen die einzige von Regeln und Institutionen dar, von den Menschenrechten über Verfassungen, Gesetze und Wirtschaftsordnungen bis zur Moral.

Demokratie ist also weder nur eine ‚Staatsform‘ noch nur eine ‚Methode‘, die Ämter des Staates zu besetzen; sie ist auch nicht von vornherein allein auf den politischen Bereich im engeren Sinne einzuschränken. In der theoretischen Konstruktion ist Demokratie zu verstehen als das einzige universale Prinzip des menschlichen Zusammenlebens.“

Doch für die realen Politikprozesse in einer Demokratie sollte ein abgestuftes System von Entscheidungskompetenzen im Ausgang von der normativen Leitidee des Konsenses stehen. In Jean-Jacques Rousseaus „contrat social“ wurde aus diesem abstrakten „consensus du grand nombre“ seine fast schon religiöse „volonté générale“. Wie dem auch sei: Fragen wie die zur Todesstrafe haben hier keinen Platz!

Doch solange Weltfirmen wie Amazon in winzigen Ländern wie Luxemburg Topangebote zur Steuervermeidung bekommen, werden vor allem die nationalen Politiker zwischen den Mühlrädern globaler Firmen zermalmt, die allein ein Vielfaches so mancher staatlichen Budgets aus der Portokasse bezahlen könnten. Allein deshalb dürfen wir die Utopie der Vereinigten Staaten von Europa nicht aufgeben.

*) „Moral und Politik“
Vittorio Hösle
Beck-Verlag
ISBN 3-406-42797 9

**) „Wirtschafts- und Unternehmensethik“
K. Homann - F. Blome Drees
Uni-Taschenbücher 1721



Zusammen sind „Wir“ stark

Chères questions et affirmations gratuites

Blabla Grande Magouille

Paul Hemmer

„Au Brésil, le retour à l'éthique a fragilisé l'économie. La lutte contre la corruption a aggravé la crise, a mis au chômage des millions de travailleurs....“ (Le Monde du 31 mars 2017)

Georg Christoph Lichtenberg le savait déjà: „Wenn die Menschen plötzlich tugendhaft würden, so müssten viele Tausende hungern“.

Alors, l'éthique en politique? L'éthique est du domaine de la philosophie. Je ne vois pas beaucoup de politiques philosophes. Les philosophes ne font pas et, n'en déplaise à Platon, ne doivent pas faire de politique.

Dans la vie civile, les intelligents et scrupuleux laissent volontiers les choses en suspens. En politique, tout se passe comme si toute décision valait mieux que l'absence de décision. Et qui déciderait de la valeur d'une décision? Il n'y a pas de contre-épreuve possible.

Ne soyons pas trop sévères avec les politiques, la plupart croit sérieusement travailler à notre bien-être.

Je suis contre le pénal, même appliqué aux politiques. Le mensonge est bien une forme d'escroquerie et de violence. Faut-il pour autant le mettre au code pénal?

Voyez-vous beaucoup de députés voter une telle loi? Ces honorables mentent de bonne foi et personne ne peut prouver leur intention de nuire.

Je suis persuadé que même l'homme le plus puissant du monde croit aux conneries qu'il débite.

Les politiques ne mentent pas seulement de bonne foi, ils mentent pour notre bien. Dans l'intérêt supérieur de la collectivité, il est permis et même recommandé de mentir, n'en déplaise à Kant.

Pourquoi réélisons-nous

tous ces menteurs? Expliquez-moi un seul vote rationnel, je vous tiendrai quitte de la démocratie.

Mon père disait: je les connais tous, aucun ne mérite ma voix, je voterai blanc. D'autres électeurs pourraient dire: je n'en connais aucun, je voterai blanc.

Et pourtant, il faut bien que le boulot soit fait. Il faut des gens pour mouiller leur chemise, pour mettre les mains dans le cambouis politique.

Un tirage au sort parmi les meilleurs de la société civile, et pour des mandats très limités? Cela n'a jamais été tenté.

La confiance? Avec tel candidat, voudrais-tu aller dans une tranchée, au risque de ta vie? Ou, moins sévère, lui achèterais-tu une voiture d'occasion?

Finalement, il n'y va pas de leur honneur ni de notre vie. Et puis, combien de contributions payons-nous pour être si regardants?

Le boulot de nos chers politiques est de faire le plus possible pour l'intérêt général

avec le moins d'impôt possible. L'éthique dans tout ça? Il s'agit surtout d'efficacité.

Si vous pouvez prouver que vous êtes personnellement lésé par le gaspillage des politiques, vous pouvez les poursuivre au civil et laisser faire les juges. Bon courage!

Beaucoup disent éthique en pensant morale, alors que la morale traite des mœurs et l'éthique réfléchit aux fondements de la morale.

Ethiques ou morales, il est question de normes et de valeurs. Normes et valeurs entraînent des comportements, et vice versa.

Des livres entiers ont été écrits sur les fondements de la morale. Les moins naïfs: Par-delà le bien et le mal et Généalogie de la morale de Nietzsche.

D'où viennent normes et valeurs? Elles viennent du pouvoir. Qu'est-ce qui donne au pouvoir sa puissance? La violence qui est derrière, réelle ou supposée.

Chez les autres grands singes, le pouvoir est basé sur la puissance physique et les réseaux de relations familiales et amicales.

Chez homo sapiens, cela aussi est le cas, mais prolongé d'idéologies, de communication écrite, d'organisations complexes, de contrats, de codes, de lois....

Que la démocratie soit perfectible ou non, le facteur humain restera toujours présent. Dans la monarchie de droit divin le roi ne pouvait mal faire. Dans la démocratie de droit humain l'élu ne peut mal faire?

La nature humaine ne changera pas de sitôt, mais l'éducation peut mieux faire? L'éducation se fait surtout par l'exemple, très peu par le prêchi-prêcha, et l'exemple vient de haut.

Nous voilà dans un cercle vicieux et nous n'en sortons pas: nous avons les élus que nous méritons et eux ont les électeurs qu'ils méritent.



Ethique en politique

L'exemple d'un pays phare

Michel Decker

Pour le grand philosophe allemand, Emmanuel Kant, la définition d'éthique se résumait par l'impératif catégorique: „Agis uniquement d'après la maxime qui fait que tu peux aussi vouloir que cette maxime devienne une loi universelle.“ Pour George Orwell, l'auteur du roman fiction 1984, c'est la „common decency“ qui doit constituer la base d'une vie en société. Les deux sont valables.

Parler de magouilles, ou d'éthique en politique, doit être facile pour le citoyen critique. Les affaires ne manquent pas, en effet. En y allant avec les préjugés, on pourrait mentionner les Italiens comme de grands magouilleurs. Et pourquoi pas les Français? Sans oublier les Anglais, habitants de la „perfidie Albion“. Nous allons donc nous concentrer sur nos voisins allemands, le peuple droit et honnête par excellence, si l'on fait abstraction de la parenthèse du nazisme qui lui est tombé dessus, on ne sait d'où. Et on parlera de politique, l'économie, sans oublier le sport qui d'ailleurs est un excellent révélateur.

Allemagne

Nous commençons par la politique intérieure de l'Allemagne en partant d'un personnage qui se veut aujourd'hui le monsieur équité et droiture au sein de l'Union Européenne. Il s'agit bien sûr de Wolfgang Schäuble, ministre des finances en Allemagne depuis 2009, et par accident ou par „hybris“ quasiment de l'UE. Qui est-il? Jetons un regard sur l'histoire récente. En 1999 éclate en Allemagne l'affaire des caisses noires du CDU, le grand parti conservateur dont sont issus Helmut Kohl, W. Schäuble, et Angela Merkel. Cette affaire révèle qu'au cours des années 90, des pots-de-vin importants ont été versés par des industriels au parti du CDU, dont M. Schäuble est justement en ce moment le président et le chef du groupe parlementaire. Kohl, président d'honneur entretemps, refuse de fournir des renseignements lors de l'enquête. Son argument: il aurait donné sa parole d'honneur de ne pas révéler l'identité des corrupteurs. Schäuble, début 2000, ne se présente plus comme président du parti, mais reste membre du directoire. La voie est ouverte ainsi pour Angela Merkel. Dans cette affaire, Schäuble a reçu du marchand d'armes Schreiber au moins un don de 100 000 DM en espèces. Cet argent n'a pas été

correctement enregistré. En outre, la trésorière de la CDU, Brigitte Baumeister, contredit, au cours de l'enquête, les explications de M. Schäuble à propos du cheminement de l'argent. Les poursuites contre Schäuble et Baumeister furent cependant suspendues. N'est-il pas étonnant que ce personnage soit toléré aujourd'hui pour faire la morale aux pays du sud de l'UE? Et notamment à la Grèce qui a souffert comme peu d'autres des exactions des Allemands lors de la 2e guerre mondiale et qui attend toujours les réparations de ces actes de barbarie à grande échelle. Nous y reviendrons.

Si vous pensez que l'affaire de corruption du CDU des Kohl et Schäuble soit un accident de parcours, dû aux temps euphoriques de la braderie des biens de l'ex RDA, vous vous trompez. En effet, il suffit de retourner au début des années 1980 pour y tomber sur l'affaire Flick qui secoue le monde politique allemand. Des recherches obstinées ont révélé le financement de la vie politique par le groupe Flick, un énorme conglomerat industriel allemand, contrôlé par la famille Flick. Le scandale entraîne la démission du ministre de l'économie, Otto Graf Lambsdorff (FDP) en 1984. Il est accusé d'avoir accepté des pots-de-vin. Un film documentaire de ZDF Info, montré récemment (2.4.2017), met en évidence comment le groupe Flick a financé, par des millions et pendant de nombreuses années, les partis politiques en Allemagne. Une autre conséquence du scandale qui a

mis en évidence la dépendance de la politique du grand argent, était la dissolution du groupe contrôlé par Flick.

Plus près de nous, en avril dernier, on trouve des témoignages sur une autre magouille d'envergure en Allemagne et qui concerne le ministère des finances encore. Il s'agit d'une arnaque connue sous le nom de « Cum-Ex-Geschäfte » montée par des banquiers et des agents en bourse, et qui a permis de gruger l'Etat allemand de plus de 10 milliards EUR en réclamant (et obtenant) des remboursements pour des taxes non payées. Le ministère des finances ne pouvait pas ignorer les agissements, mais n'était pas pressé d'intervenir, n'y mettant un terme qu'en 2012.

La Grèce

Et c'est ce M. Schäuble qui continue de torturer, à travers la Troïka, le peuple grec, avec des exigences absolument absurdes, contreproductives. La raison est de ne pas devoir avouer, avant les élections législatives allemandes du mois de septembre, une politique de sauvetage de banques privées, engagées en Grèce, avec des prêts et garanties du contribuable européen, donc également allemand. Nous avons insisté précédemment sur la Grèce et son contentieux avec l'Allemagne, plus de 70 ans après la fin de la guerre. De plus en plus de gens savent que les Allemands ont occupé et exploité la Grèce de façon brutale à partir de 1941.



Photo: AFP/Saul Loeb

Schäuble, l'argent, la Grèce



Le sphinx des Naxiens à Delphes (photo : Michel Decker)

D'une population grecque de 6,9 millions d'habitants, 330 000 sont morts, soit 4,8 %. Un nombre semblable était invalide. Et plus d'un million de gens étaient gravement malades à la fin de la guerre, suite aux exactions comme les destructions de logements et la famine. Les richesses du pays étaient systématiquement accaparées, comme le précieux tabac, les textiles, l'huile d'olive, etc. Les minerais nécessaires à l'économie de guerre allemande étaient exportés en Allemagne, comme les minerais de chrome, de nickel, de bauxite, de pyrite, de concentré de molybdène, etc. A cela s'ajoute que depuis 1943, l'occupant allemand a préparé une scission de la population grecque en cultivant la collaboration avec les monarchistes et les classes dirigeantes du pays, au détriment de la partie de la résistance proche des mouvements de gauche. A la fin de la guerre mondiale, cette scission a abouti à l'affreuse guerre civile de 1946 à 1949, dont nous savons très peu ici. Et au moment de quitter la Grèce, les troupes allemandes ont appliqué une politique de la terre brûlée en détruisant l'infrastructure du pays que ce dernier a mis de longues années à remettre en état. Parmi cette infrastructure comptaient les routes, les ponts, aéroports, ports marins jusqu'au canal de

Corinthe qui est resté infranchissable pendant des années. Et les dédommagements, allez-vous demander. A la fin de la guerre, les petits états n'étaient pas aux premiers rangs quand on discutait de dédommagements. A ce sujet, il est du plus haut intérêt de se référer à un ouvrage sur le sujet qui vient d'être publié en 2017 par le Metropol Verlag à Berlin ; son titre: „Reparationsschuld. Hypotheken der deutschen Besatzungsherrschaft in Griechenland und Europa“. Les auteurs sont Karl Heinz Roth, historien et médecin, ainsi que Hartmut Rübner, politologue. Ce livre présente une centaine de documents qui soutiennent les thèses des auteurs. La Grèce aurait reçu à ce jour environ un pourcent des dédommagements exigés, d'un montant de 185 milliards d'euros, montant que les auteurs estiment être sous-estimé. Et comment est-ce que l'Allemagne s'en sort-elle pendant tout ce temps? Il était communément admis que la question des réparations de guerre devra être résolue au plus tard au moment de la signature d'un traité de paix avec l'Allemagne unifiée. A partir de 1990, le moment était venu enfin. Mais toute la diplomatie allemande s'est évertuée à signer des accords qui ne porteraient pas le nom de traité de paix. C'est la raison pour laquelle le traité de paix s'appelle „traité 2+4“. Et ainsi, pour la grande Allemagne, le tour est joué; elle ne parlera plus de réparations et dédommagements à verser. Et en sus, elle manœuvre, avec un malin plaisir, la Grèce dans une situation de plus en plus catastrophique, avec des exigences de réformes absurdes qui détruisent la société.

Le sport

Quittons maintenant le domaine de la politique pour examiner l'éthique dans le domaine du sport, si important en Allemagne. Depuis 2016, les médias allemands n'arrêtent pas de mettre au pilori les sportifs rus-

ses de haut niveau pour pratique de dopage. Ce qui est sans doute vrai. Ce qu'ils oublient d'ajouter, c'est que quasiment tous les athlètes de haut niveau pratiquent le dopage, d'une façon ou d'une autre. Le vainqueur du Tour de France cycliste, l'Allemand Jan Ulrich, était dopé, comme les autres vainqueurs de cette course. Il existait à Freiburg, en Allemagne, un centre spécialisé du dopage dont profitaient beaucoup d'athlètes allemands. Donc accuser exclusivement les Russes est pure hypocrisie. Hypocrisie encore l'organisation du championnat du monde de football en Allemagne en 2006, appelé affectueusement „Sommermärchen“, qui a été acquis suite à des opérations de corruption des responsables au moment de la sélection de l'organisateur. Les ambassadeurs sportifs allemands qui prétendaient agir bénévolement, étaient mus seulement par de grosses sommes d'argent dont ils distribuaient généreusement les sommes qu'il fallait pour acheter les voix. Et la politique allemande intervenait là où nécessaire. Entretemps, il est apparu à quel point les organisations internationales du football sont corrompues: il suffit de citer les noms de Sepp Blatter, Michel Platini, Franz Beckenbauer. Mais, direz-vous, il y a une organisation qui est un phare pour la jeunesse et l'humanité toute entière, le Comité Olympique International, le IOC. Et le président en est Thomas Bach, un ancien champion olympique allemand, au-dessus de tout soupçon. Eh ben, on sera encore déçu de ce côté-là également. Un film documentaire que l'on peut visionner sur VIMEO sous le titre „Thomas Bach: The new Lord of the Rings“ nous apprend des choses peu édifiantes. Comme p. ex. que le champion olympique Bach aurait triché manifestement dans sa spécialité, le fleuret; qu'il aurait été au courant que son club de l'époque, Tauberbischofsheim, était impliqué dans toutes sortes de magouilles, jusqu'à acheter des victoires. Qu'ensuite, devenu juriste, Thomas Bach a travaillé comme conseiller pour l'organisation germano-arabe, appelée Ghorfa, et qu'il aurait été l'intermédiaire pour toutes sortes de commerces avec les pays arabes, y compris des ventes d'armes. De la firme Siemens, qui maîtrise le jeu de la corruption à merveille, il a touché 400 000 EUR en 2008, hors frais de déplacement. Et il était ami proche de Horst Dasser, patron de ISL et Adidas. Pas étonnant que Bach a été élu président de l'IOC avec les voix des pays arabes et africains. Tout cela est à l'opposé des valeurs olympiques qui ont justifié la renaissance de ces jeux sous leur forme moderne en 1896. Ainsi en est-il de l'éthique dans un pays qui n'a pas la réputation d'être parmi les pires.

En vue des élections à venir, considérons ce que George Orwell a dit: „Un peuple qui élit des corrompus, des renégats, des imposteurs, des voleurs et des traîtres n'est pas victime, il est complice.“

Trump et son administration

Un danger pour l'humanité

Robert Mertzig

L'accession de Donald Trump à la présidence des Etats-Unis représente très probablement un point d'inflexion dans le désordre géopolitique et l'instabilité mondiale. Il est cependant trop tôt pour mesurer ses conséquences. Trump lui-même et une grande partie de son équipe n'ont aucun passé politique de gouvernants, qui offriraient un point de référence fiable. Appréhender la signification du trumpisme implique de prendre du recul sur les contradictions du capital et leur évolution, d'où découle la situation actuelle. On sera alors mieux à même de comprendre que l'élection de Trump à la présidence des Etats-Unis n'est pas un accident de parcours mais le symptôme de quelque chose de plus profond, pouvant marquer le début d'une ère nouvelle.

L'élection de Donald Trump est en elle-même un nouveau facteur d'instabilité internationale. En effet elle n'était ni prévue ni souhaitée par les secteurs dominants de la bourgeoisie des Etats-Unis : le contrôle du processus électoral leur a échappé. Que cela ait pu se produire dans le principal pays impérialiste est un sujet de grande inquiétude pour les gouvernants dans le reste du monde. Comment prévoir quand la gouvernance US devient si aléatoire ?

Il y a bien évidemment de la continuité entre les politiques annoncées par Donald Trump et celles des précédentes administrations, y compris d'Obama ; mais il y a aussi des points de rupture, une inflexion générale et une escalade au moins verbale, sinon guerrière. Les Etats-Unis se présentaient hier comme le chef de file de diverses alliances (sans pouvoir nécessairement assumer réellement cette fonction) ; Trump menace de faire cavalier seul. Il a ainsi permis au président chinois Li Xiping de postuler à la relève lors de son discours de Davos : ne vous inquiétez pas du repli US, nous sommes prêts à assurer la poursuite du processus de mondialisation capitaliste !

Donald Trump est élu alors qu'en termes de réchauffement atmosphérique, en particulier, nous sommes déjà sur le fil du rasoir. Or, un climat sceptique se retrouve à la tête de l'Agence pour l'Environnement des Etats-Unis. Le nouveau président se fait le porte-voix des industries extractives et rejette les conclusions des études scientifiques en ce domaine. L'ampleur de la crise écologique multiforme à laquelle nous de-

vons faire face et l'extrême gravité de ses conséquences sont ignorées, niées.

Trump et la réaction idéologique

Donald Trump a décidé de couper tous financements à des ONG qui évoqueraient la question de l'avortement (et pas seulement à celles qui en pratiqueraient). Les présidents républicains l'ont fait plus d'une fois dans le passé. Les conséquences en sont très graves sur le plan international, beaucoup des associations concernées n'ayant pas les moyens financiers de poursuivre leurs activités d'aides aux femmes une fois que ces fonds leur sont retirés.

Le prix à payer pour la politique de Trump risque d'être aujourd'hui particulièrement élevé, car l'extrême droite réactionnaire (notamment à référence religieuse) se renforce. Les Eglises sont bien souvent elles-mêmes à l'offensive contre les droits des femmes : on assiste en fait à une régression dramatique de la condition féminine dans une grande partie du monde. Le rôle de l'administration Trump peut, dans cette situation, être particulièrement néfaste – ce qui explique certainement pour une part le répondant international aux Marches de femmes aux Etats-Unis.

Donald Trump suit littéralement la réaction. Ce qui est vrai pour les femmes le sera probablement pour l'homophobie, pour le racisme, pour les obscurantismes. Trump n'est pas contre „la“ science. Il est contre la recherche scientifique là où elle peut créer des problèmes aux intérêts économiques qu'il défend – il devient alors négationniste. Comme Harper avant lui au Canada (qui voulait détruire les bases de données permettant de retracer l'histoire du climat), il veut contrôler la recherche et museler les chercheurs. Il a pris pour ce faire des mesures d'isolement et de censure des climatologues et des agences de l'Environnement d'une brutalité exceptionnelle – provoquant l'organisation d'une grande marche des scientifiques sur Washington.

Même „ciblée“ sur les questions environnementales, climatiques, la dénonciation par Trump de la démarche scientifique a des conséquences générales : légitimer les obscurantismes à l'heure où le créationisme (y compris sa version „dessin intelligent“) poursuit son offensive, menant en particulier une bataille de longue haleine sur les programmes scolaires en de nombreux pays.

Pour les mouvements d'extrême droite en

Europe, la victoire de Donald Trump apparaît tout d'abord comme une très bonne nouvelle. Rompre par la droite avec le „mondialisme“ est possible, la preuve ! Rejeter par la droite les „élites“ aussi. Cependant, il n'est pas évident que les extrêmes droites occidentales souhaitent s'identifier trop étroitement à Donald Trump. Le nationalisme de grande puissance „America First“ est une menace - et nul ne sait si son administration va réussir à se stabiliser. Le ridicule peut finir par tuer. Ainsi Marine Le Pen ne s'est pas mise à parler „à la Trump“. Ni d'autres partis populistes ou fascistes en Europe. Les extrêmes droites islamistes, fondamentalistes, saluent pour leur part l'élection de Trump comme un don du ciel.

Trump a un projet : gérer les Etats-Unis comme une grande entreprise, transformer celle-ci en forteresse du „capitalisme judéo-chrétien“, la restructurer à la hussarde, puis lui rendre une hégémonie mondiale sans partage. Harcèlement du personnel, brutalité avec les concurrents, déni des externalités environnementales sont simplement copiés/collés du niveau de son business à celui de la société. Milliardaire populiste inculte, nationaliste, raciste, sexiste, homophobe, islamophobe, antisémite, Trump ambitionne de remodeler la société US et la carte du monde au marteau, en faisant fi de ce qui existe et en brisant ce qui résiste.

Diverses fractions de la classe dominante suivent les foudres du nouveau Président avec inquiétude. Pourront-elles le canaliser ? Devront-elles s'en défaire ? Les deux options sont ouvertes. Mais une troisième ne peut être exclue : que le boulet, par une fuite en avant, fasse basculer le monde dans un cauchemar de guerres, d'aventurisme guerrier, de tournants guerriers à 180 degrés et de désastre climatique. Car Trump ne tombe pas du ciel, il est un produit des contradictions capitalistes inextricables que la gouvernance néolibérale maîtrise de plus en plus difficilement et qui fragilisent à l'extrême les superstructures politiques dans un monde en crise d'hégémonie. Dans ces circonstances, l'autonomie relative du politique ainsi que des individus tend à s'accroître. Le pouvoir fort est tendance. Non seulement chez le protectionniste Trump, mais aussi chez ses concurrents mondialistes d'Europe et d'Asie. La menace est globale, la riposte sociale doit être à la hauteur.

Une des caractéristiques majeures du capitalisme est la contradiction croissante entre la rationalité partielle des entreprises et l'irrationalité globale du système. Les entreprises - les grandes en particulier - mettent la science la plus moderne au service

du profit pour organiser rigoureusement le travail et planifier les investissements. Par contre, l'économie et la société dans son ensemble se développent sans plan, d'une manière chaotique, selon les contraintes et les hasards du marché.

Cette contradiction est le produit de la nature même du mode de production. D'une part, les décisions sur ce qui doit être produit, comment, pour quoi, pour qui et en quelles quantités sont prises par des capitalistes concurrents, en fonction de leur seul objectif de profit. Pour survivre, chaque propriétaire de capital est tenu de ne rien laisser au hasard. D'autre part, la socialisation de la production se fait à l'aveugle. L'intérêt général, en fait, ne se définit qu'en creux: comme la manière dont la société et l'environnement se plient, pas à pas, aux impératifs de la production de sur-valeur.

Un tournant majeur pour les Etats-Unis, un moment charnière pour le monde

Une fonction clé des superstructures politiques et étatiques est de dissimuler la réalité du pouvoir bourgeois, de classe, afin d'assurer au mode de production la légitimité sociale sans laquelle il ne pourrait survivre. Or, l'idéologie néolibérale et le mode de ré-régulation qui en découle sont bien en peine, désormais, d'assumer cette tâche. Surtout aux Etats-Unis. Le sauvetage des banques lors de la crise de 2007-8 constitue à cet égard un point tournant. L'idée que le système, tel qu'il est, fonctionne dans l'intérêt général, a volé en éclats. S'y ajoute le fiasco de la guerre en Irak – fomentée à coups de mensonges sur les „armes de destruction massive“ – qui donne des arguments aux partisans de l'isolationnisme américain. La déstabilisation est profonde, la crise des deux grands partis bourgeois en témoigne. La question du (régime du) capitalisme est posée. Sur la gauche, cette déstabilisation a produit les mouvements Occupy, Black Lives Matter, le mouvement pour les 15 dollars et la campagne Sanders, ainsi qu'une mobilisation des femmes qui trouva une de ses expressions dans la marche du 21 janvier. Sur la droite, elle a produit le Tea Party puis Trump, qui prolonge, radicalise et dépasse le Tea Party. Sa victoire constitue un tournant majeur.

Vu le poids décisif des Etats-Unis dans tous les domaines, on peut risquer l'hypothèse que nous sommes à un moment charnière de l'histoire mondiale, comparable aux grandes crises du XXe siècle. Un tournant majeur, plus profond, donc, que celui qui avait été impulsé par Thatcher (1979) et Reagan (1980). Ce qui est ébranlé, en effet, c'est non seulement l'ordre néolibéral instauré depuis les années 1980, mais aussi

l'équilibre des relations entre puissances, le système d'hégémonie tel qu'il s'est mis en place et a évolué après la seconde guerre mondiale. C'est de cela qu'il faut essayer de prendre la mesure. En se rappelant de quoi le capitalisme est capable.

Le trumpisme n'est certes pas un nazisme, mais l'usage systématique du mensonge, le nationalisme et la mobilisation réactionnaire des petits bourgeois enragés évoquent les années 1930. Par ailleurs, comment ne pas rapprocher „America first“ et „Deutschland über alles“ ? „Je suis le candidat de la loi et de l'ordre“, a martelé Trump pendant sa campagne électorale. Le voici à la Maison Blanche et il plaide ouvertement pour l'usage de la torture, donne l'ordre de publier hebdomadairement une liste des crimes commis par des étrangers, et attaque les journalistes au nom de „faits alternatifs“. Il serait dangereux de laisser l'indignation et la vigilance retomber en misant sur le fait que la majorité de la classe dominante américaine ne soutient pas ces foudrues.

Autonomie relative du politique, rôle des individus dans l'histoire

Les grands médias se sont empressés de dire que le nouveau président devrait forcément „mettre de l'eau dans son vin“. Il est vrai que son équipe paraît divisée et hétéroclite: le pourfendeur populiste de Wall Street, Steve Bannon, y côtoie Gary Cohn, numéro deux de Goldman Sachs, qui dirigera le Conseil économique. Cependant, au cours de ses trois premiers mois, Trump a tenté de concrétiser la plupart de ses pro-

messes populistes, à bride abattue, mais non sans opposition interne.

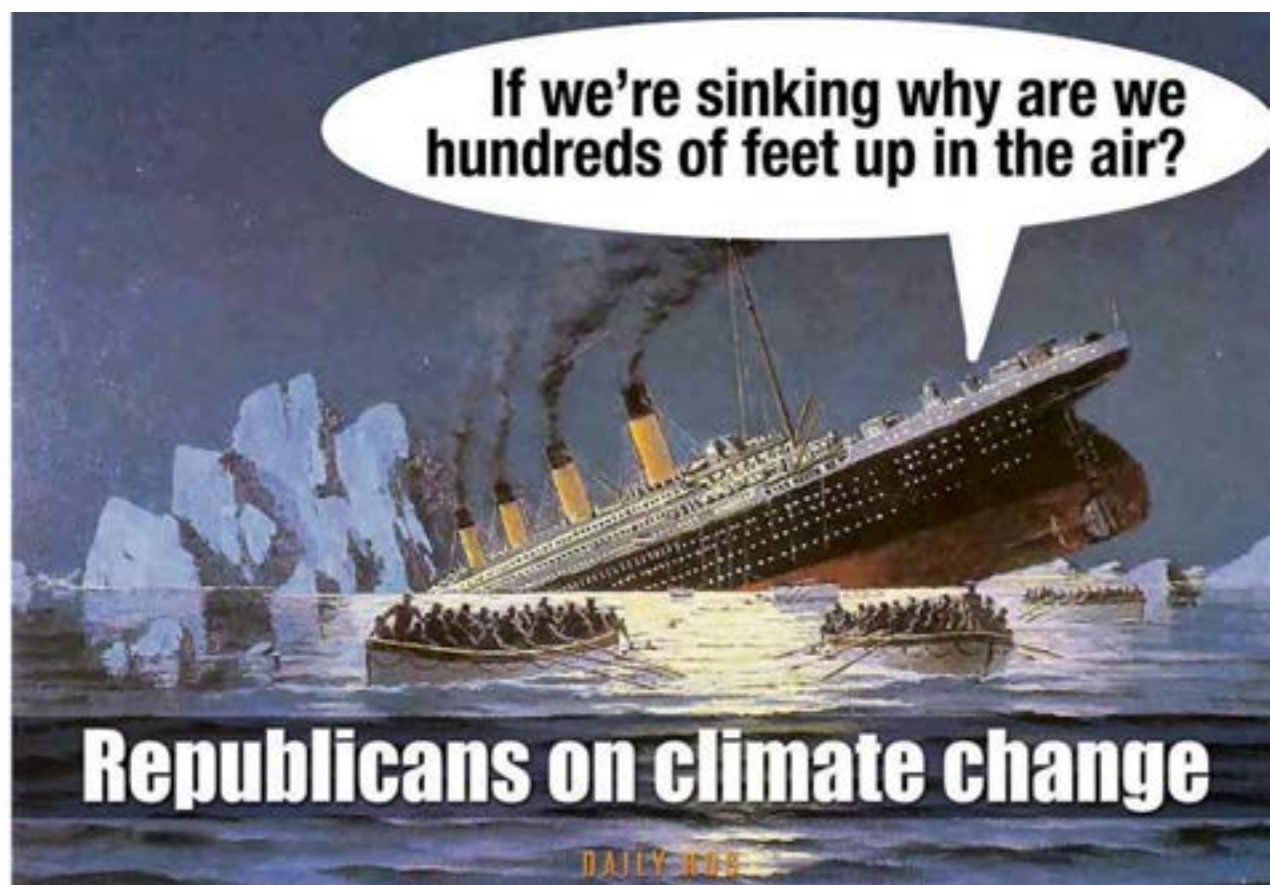
Il n'est pas certain qu'il pourra continuer. D'une part, la hiérarchie militaire – dont la stratégie impérialiste est fort constante depuis Bush – n'appréciait certainement pas de voir Steve Bannon la supplanter dans le Conseil National de Sécurité, d'où Trump l'a évincé début avril après son tournant à propos du régime d'Assad. D'autre part, des cercles très influents du grand capital états-unien sont opposés à Trump, en particulier sur quatre points qui sont liés entre eux: la politique internationale, le protectionnisme, les migrants et la réforme fiscale. Si Trump n'est pas „recadré“ sur ces questions, une partie de la bourgeoisie US pourrait vouloir se débarrasser de lui comme la bourgeoisie britannique s'est débarrassée de Thatcher en 1990 (lors de la poll tax). Car c'est la classe dirigeante – pas les individus – qui dirige en dernière instance.

Affirmer que la classe dirigeante dirige „en dernière instance“ – ces trois petits mots sont importants – signifie qu'il y a une double autonomie relative: de la sphère politique par rapport à la sphère économique, et des individus par rapport à la sphère politique. La nomination de Trump lors de la primaire républicaine, puis son élection à la Maison Blanche, montrent que cette autonomie est bien réelle. Les observateurs qui avaient pronostiqué que le tycoon serait battu parce que Wall Street ne voulait pas de lui se sont trompés.

Comparaison n'est pas raison, mais le grand capital allemand a mis Hitler au pouvoir pour qu'il casse le mouvement ouvrier, pas pour qu'il l'entraîne dans la deuxième guerre mondiale et dans la Shoah. Or, il avait prévu de le faire, et il l'a fait... en trompant ses interlocuteurs sur ses inten-



„stand up for science rally“, avril 2017



tions, puis en instaurant sa dictature. Et qu'ont fait les magnats de Thyssen, Krupp, IG Farben, Allianz et autres fleurons de l'économie allemande ? Ils se sont accommodés de la situation, et ont bien profité de la „destruction créatrice“.

Il ne faut se faire aucune illusion et garder à l'esprit que c'est la dictature - et pas la démocratie - qui est inhérente au système capitaliste. Elle est quotidienne dans les relations de travail au sein des entreprises et sur le marché de l'emploi. Le mouvement ouvrier, par la lutte, a conquis des droits démocratiques, mais ceux-ci sont remis en cause dès que la classe dominante sent son pouvoir menacé. C'était vrai dans les années trente, cela reste vrai aujourd'hui. Trump inquiète des fractions des possédants, mais il répond en même temps, à sa manière, à une demande capitaliste, car l'approfondissement des politiques d'austérité nécessite un pouvoir fort. Que ce soit sous la forme populiste ou sous la forme néolibérale, la tendance autoritaire s'affirme partout : Erdogan, Poutine, Juncker, Xi Jinping, Fillon, Macron...

Donald Trump n'est pas un politicien bourgeois comme un autre. C'est un menteur sans scrupule et un manipulateur, à l'instar d'Hitler, de Napoléon III et de quelques autres figures du même acabit. Or, dans les périodes de crise politique et de désarroi, où la bourgeoisie elle-même est profondément divisée, les personnages de ce genre sont capables de monter des coups afin de créer le prétexte de leur dictature –

comme Hitler le fit avec l'incendie du Reichstag. Le national-populisme raciste, en désignant des boucs émissaires, peut faciliter l'instauration d'un régime autoritaire. S'il ne rencontre pas une résistance sociale suffisante, la majorité du patronat peut s'y rallier, ou laisser faire.

Enorme potentiel de barbarie

La crise des partis états-unis, notamment celle du Parti Républicain, crée un contexte favorable à la „stratégie du choc“, et on ne peut que suivre Laleh Khalili (Université de Londres, SOAS) quand elle note que „cette méthode convient parfaitement au style autoritaire de Trump et de ses conseillers“. Le principal de ceux-ci, Steve Bannon, est un stratège d'extrême-droite, fondamentaliste chrétien qui ambitionne de détruire l'establishment états-unien pour instaurer une dictature qui fera la guerre à l'islam et à la Chine. Une fois que des individus de ce style s'emparent du pouvoir politique, on ne peut pas exclure qu'ils parviennent effectivement à forcer l'avenir, dans certaines limites.

Le potentiel de barbarie de Trump et de sa nauséabuse administration dépasse tout ce dont le capitalisme s'est montré capable dans le passé. Comme l'a écrit l'économiste François Chesnais: „La rencontre par le capitalisme de limites qu'il ne peut pas franchir ne signifie en aucune manière la fin de la domination politique et sociale de la

bourgeoisie, encore moins sa mort, mais elle ouvre la perspective que celle-ci entraîne l'humanité dans la barbarie.“

Il est de l'intérêt des exploités et des opprimés partout dans le monde de marquer leur solidarité la plus large et la plus active avec les mobilisations aux Etats-Unis. D'ailleurs, il ne s'agit pas de solidarité, mais de combat commun. Car l'intérêt commun des exploités et des opprimés du monde entier est de battre Trump. Sa défaite serait celle de tous les despotes – ou candidats despotes – qui jouent du nationalisme ou du populisme pour asservir les populations.

Dans ce combat contre Trump, ses acolytes et son administration, il n'y a rien à attendre des politiciens démocrates. Bernie Sanders les effrayait davantage que Trump. Ils parlent de démocratie, mais incarnent une politique néolibérale à bout de souffle et qui devient elle-même de plus en plus autoritaire. La seule stratégie réaliste consiste à développer les mobilisations et à les faire converger en tentant de les orienter dans un sens anticapitaliste. Car il s'agit de tirer la leçon du succès de Bernie Sanders dans la primaire démocrate: c'est seulement en opposant une rationalité écosocialiste – la rationalité de la satisfaction des besoins humains réels, démocratiquement déterminés dans le respect de l'environnement – à la fausse rationalité partielle du capital qu'il est possible de faire barrage à la déferlante de l'extrême-droite populiste dans le monde.

Chroniques parisiennes

Un peu de bon sens

Clotilde Escalle

Dimanche 23 avril 2017. L'heure est au vote, celui du premier tour des élections présidentielles. Sur fond de menace d'attentats. Nous voici donc sur le qui-vive. L'alerte commence de toute façon à être régulière. Se réveiller en France au quotidien n'est pas forcément la meilleure façon d'être de bonne humeur. On compte ses sous et ses sourires. On dort mal, du moins à Paris, avec ces sirènes de police qui hurlent dans la nuit, par exemple pour – tiens, c'est nouveau ça, et personne n'en a parlé dans la presse – un incendie criminel de voiture au cœur du 14e arrondissement. Attendre, angoissée, que la voiture explose sous les flammes.

Et puis non. Apprendre alors que les voitures n'explorent que dans les films. Elles dégagent seulement une épaisse fumée noire, comme un sombre pressentiment de dangers plus grands. Et nous recommençons à vivre cahin-caha, avec des informations qui ne nous concernent plus ou si peu: François Fillon et ses abus de toutes sortes, l'Etat Providence pillé par ses politiciens, des scandales qui sont si loin des préoccupations des citoyens. Des scandales qui écœurent l'électeur, un électeur qui réclame davantage de justice et s'inquiète pour son avenir, là où d'autres se remplissent les poches et continuent leurs pseudo performances électorales, sans honte aucune. Les résultats tombent. Marine Le Pen se place d'emblée au deuxième tour, avec une évidence telle que cela fait frémir et épuise psychologiquement. Enfin, tout ce que nous savons déjà, dans cette grande pagaille.

Le secret de l'isoloir

Depuis ce battage médiatique, un événement particulier intrigue, on ne sait comment le prendre, tant il paraît naïf. A chaque élection importante, les journalistes, aussi bien français qu'étrangers, ont pour coutume de se rendre en Bourgogne, plus précisément dans la Nièvre, à Donzy, gros bourg représentatif paraît-il de l'électorat français et de ses intentions de vote. Là où le bât blesse, c'est d'aller dans une région précise pour se faire une idée du vote des Français. Cela en devient même comique et montre à quel point l'information est assez arbitraire dans certains cas. Car on a oublié une chose: le Nivernais. Et le Nivernais,

voyez-vous, est un être secret, qui ne se confiera pas ainsi aux journalistes, venus comme une volée de moineaux et repartis aussitôt. Les propos des commerçants confirment cette impression. Ils ne diront pas pour qui ils ont voté mais ils paraissent satisfaits. Le secret de l'isoloir, ce n'est tout de même pas une invention inutile. Entre les rideaux qui nous cachent les uns aux autres, dans le silence, face à notre responsabilité de citoyen, dans les affres ou le bonheur de l'Histoire, ce geste n'appartient qu'à nous seuls. Et voilà ce que nous apprenons: à Donzy on a voté massivement et pour la première fois Marine Le Pen, au moment où Emmanuel Macron est donné favori pour le second tour. Dire que ce bourg passe pour être représentatif du vote français! On se rassure en se disant qu'ils ont voté différemment des autres régions. Il faut savoir également que la Nièvre a depuis longtemps le cœur à gauche.

En ces temps difficiles, où nous nous jetons les uns les autres nos intentions de vote à la tête, dans cet ultime effort pour être transparents et facilement aliénables, si nous allions surtout voter pour la République? Même si nous ne voulons pas du libéralisme prôné par Macron, même si l'Europe est loin d'être parfaite, le danger est tel qu'il est de notre devoir et de notre liberté de faire barrage à Marine Le Pen. Le vote est une forme d'espoir, n'oublions pas les élections législatives qui suivront. Cet espoir nous rallierait, nous obligerait à être autre chose que des formats numériques qui iraient grossir d'autres idéologies toutes aussi virtuelles. Et si nous rompons avec

notre condition? Là encore, la ruée des journalistes sur Donzy paraît caduque, elle répond à un système auquel les gens de la campagne n'adhèrent plus vraiment. Même s'ils votent pour certains, hélas, à l'extrême, n'oublions pas que dans la France rurale existent aussi des systèmes alternatifs. Il s'y développe en effet tout un réseau de solidarité et de production locale destinés à échapper à cette ère de masse. Et cette solidarité, cette production, sont un pied-de-nez habile et efficace à la politique de mondialisation. Cela se fait anonymement. La résistance est là, chez ces jeunes qui ne se reconnaissent plus dans les candidats politiques et qui échappent au système en organisant leur vie de la meilleure façon qui puisse. En travaillant ce qu'il faut pour vivre dignement, sans désir d'amasser des richesses, car les acquérir les aliéneraient, assez loin d'internet et de ses ravages, en étant solidaires, en troquant biens et produits ou en se prêtant certaines machines agricoles ou autres, sans avoir à les acheter avec cette mentalité du „chacun pour soi“... Cette communauté d'êtres est la plus rare qui soit, elle est un privilège – en même temps elle a toujours existé. A petite échelle, elle est la seule capable de résister et de multiplier son modèle de par le monde. Et si nous nous remettons à croire en nous-mêmes? Alors notre vote serait vraiment utile, et notre façon de vivre un exemple contre le libéralisme galopant. Alons voter. Le citoyen ordinaire aura fait son devoir, tout en s'appliquant à vivre mieux, selon une créativité qui lui appartient.



Der Schlagzeuger Martin Grubinger im Gespräch:

„Das Schlagzeug ist der musikalische Botschafter unserer Zeit.“

Alain Steffen

Kulturissimo: Mit dem Pittsburgh Symphony Orchestra und Manfred Honeck spielen Sie das Konzert von Bruno Hartl, das man lange Zeit nicht in seiner kompletten Länge gespielt hat.

Martin Grubinger: Ja, es hat erst einmal einige Zeit gedauert, bis dieses Konzert in seiner ganzen Pracht zu hören war. Aber die Geschichte dazu ist auch schon ungewöhnlich. Zuerst hat Bruno Hartl, der ebenfalls Solo-Pauker der Wiener Philharmoniker ist, nur den 3. Satz für mich komponiert, und zwar für einen Wettbewerb, den European Union Broadcasting Competition. Das war bereits im Jahr 2000 und ich war damals Vertreter Österreichs. Hartl hat danach beschlossen, noch die Sätze eins und zwei sozusagen nachzukomponieren. Im Jahre 2003 kam es dann zu einer Tournee mit dem Bergen Philharmonic Orchestra unter Rafael Frühbeck de Burgos, wo wir das ganze Werk aufführen sollten. Rafael Frühbeck de Burgos aber fand, dass das Werk in seiner dreisätzigen Form und mit 40 Minuten Gesamtdauer viel zu lange wäre und wollte nur die beiden ersten Sätze machen. Hartl war damit einverstanden und so dauerte es bis zum Jahre 2008 wo ich dann zusammen mit dem Dirigenten Andris Nelsons das Konzert endlich komplett aufführen konnte. Und jetzt freue ich mich riesig darauf, dieses tolle Konzert mit Pittsburgh und Manfred Honeck zu machen. Wir machen es zuerst dreimal in der Heinz Hall in Pittsburgh und dann noch auf der Tournee im Kuppelsaal in Hannover und natürlich im Musikverein in Wien.

“k”: Wie würden Sie dieses Werk beschreiben?

M.G.: Es ist stilistisch nicht ganz einfach

einzuordnen. Hartl komponiert allerdings im Sinne der österreichischen Tradition des 20. Jahrhunderts, die ja von der zweiten Wiener Schule ausgeht und von Komponisten wie Ernst Krenek, Gottfried von Einem, Friedrich Cerha und H.K. Gruber weitergeführt wurde. Man hört schon heraus, dass Bruno Hartl aus dem Orchester kommt und man merkt, dass die Orchestrierung stark von Komponisten wie Richard Strauss und Stravinsky beeinflusst ist. Aber gleichzeitig ist es auch sehr radikal, sehr fordernd, rhythmisch hochkomplex, polyrhythmisch und für jeden einzelnen Orchestermusiker eine echte Herausforderung. Einzuordnen ist es recht schwierig. Man hört schon raus, dass die Sätze zu unterschiedlichen Zeitpunkten komponiert wurden. Als ganzes ist es ein echtes Opus Magnum. Es ist sehr schwer und wird selten gespielt. Für die Dirigenten ist es extrem unbequem. Ich habe Manfred Honeck gefragt, was schlagtechnisch denn komplizierter wäre, Stravinskys Sacre oder Hartls Konzert. Und er sagte, ganz eindeutig das Konzert von Bruno Hartl.

“k”: Hat man eigentlich als Schlagzeuger eine andere Solistenposition als beispielsweise ein Pianist oder ein Violinist?

M.G.: Ja, in Schlagzeugkonzerten ist das Orchester immer ein sehr wichtiger Faktor und Dialogpartner. Die Kommunikation ist viel direkter als beispielsweise bei einem Klavier- oder Violinkonzert, wo sich Solist und Orchester auf eine ganz andere Weise annähern als beim Schlagzeugkonzert, wo vieles präziser auf den Punkt gebracht werden muss. Und gerade deshalb ist ein gutes Verhältnis zu den Musikern wichtig, da sehr viel zusammen musiziert wird. Auch die Kommunikation mit der Schlagzeuggruppe des Orchesters muss funktionieren.

Und wenn man dann Orchesterpartner hat, denen das Musizieren Spaß macht und die sich auf einen lebendigen Dialog mit Dir als Solisten einlassen, dann ist das schon ein Highlight.

“k”: Kommen wir zum Schlagzeug selber. Eigentlich ist dieses Instrument im Bereich der Klassik erst durch Evelyn Glennie einem breiteren Publikum bekanntgeworden.

M.G.: Wenn man die Rolle des Soloschlagzeug betrachtet, dann ist Evelyn Glennie eindeutig unsere Pionierin. Sie hat das Himalaya-Gebirge des Schlagzeugs als erste durchschritten. Wenn wir aber in der Zeit zurückgehen und beispielsweise in die Mahler-Symphonien hineinhören, dann ist da aber schon ein gewisses Aufbegehren des Schlagzeugs festzustellen. Das Jahrhundert des Schlagzeugs beginnt 1913 mit dem Sacre. Es folgen Edgar Varèse in den zwanziger Jahren und 1938 Bela Bartok mit seiner Sonate für 2 Klaviere und Schlagzeug. Dann geht es weiter mit Komponisten wie Messiaen, Milhaud, Cerha, Xenakis und Rihm. Und dann gibt es natürlich die Schlagzeuger, die offensiv auf die Komponisten zugegangen sind. Harrison Birtwistle, James MacMillan, John Adams, Esa-Pekka Salonen, Olga Neuwirth, H.K. Gruber, all diese großen Meister unserer Zeit konnten wir für das Schlagzeug gewinnen. Wolfgang Rihm schreibt beispielsweise momentan an einem Doppelkonzert für Violine und Schlagzeug. Und wir hoffen alle, dass es in hundert Jahren selbstverständlich ist, dass neben den großen klassischen Konzerten auch die Konzerte für Schlagzeug und Orchester in unseren Konzertsälen erklingen. Für mich ist das Schlagzeug der musikalische Botschafter unserer Zeit.

“k”: Trotzdem wäre es falsch, das Schlagzeug nur auf Europa zu beschränken.

M.G.: Richtig, denn das Schlagzeug ist ein multikulturelles Instrument. Und ein sehr altes. Nur richtig durchgesetzt hat es sich erst, als die Welt zusammengewachsen ist und wir Instrumente wie Marimba oder das Vibraphon entdeckt haben. Das Kennenlernen der lateinamerikanischen Tradition und der afrikanischen Trommeltradition hat die Entwicklung des Schlagzeugs in Europa ebenso vorangetrieben wie die Musik aus Südost-Asien mit den Metallinstrumenten oder die Taiko-Tradition aus Japan, China und Korea. Und wenn man bedenkt, wieviel verschiedene Arten von Schlagzeuginstrumenten es in der Welt gibt. Heute kann ein Komponist wirklich



auf ein Arsenal von fünftausend verschiedenen Perkussionsinstrumente zurückgreifen. Fünftausend! Und denken Sie dann noch an all die Kombinationsmöglichkeiten untereinander.

“k”: Viele Kinder kommen in der Schule zuerst mit Carl Orff und dem Orff-Instrumentarium in Verbindung. Carl Orff als Komponist, ein Thema?

M.G.: Mit Orff tut man sich besonders in Deutschland und Österreich ein bisschen schwer. Weil es eben einen politischen Hintergrund gibt. Und die Kritik an Orff ist ja auch nicht unberechtigt. Wir müssen uns einfach die Frage stellen, wie die diversen Künstler sich in den dunkelsten Momenten unserer Geschichte verhalten haben. Es gab die, die weggegangen sind oder wie Toscanini nicht mehr in Deutschland dirigiert haben, und es gab die, die wie Furtwängler oder Karajan, der dreimal die NSDAP-Mitgliedschaft beantragt hat, kollaboriert und von den Vorzügen des Nazi-Regime profitiert haben. Und dazu gehörte auch Orff. Ich kenne große Konzertveranstalter die Orffs Werke in ihren Programmen konsequent ablehnen.

“k”: Wie erklärt es sich, dass das Schlagzeug resp. seine Vorläufer wie Trommel und Pauke im 18. und 19. Jahrhundert musikalisch kaum eine Rolle gespielt haben?

M.G.: Ich denke, dass alle anderen Instrumente damals einfach weiter entwickelt waren. Streicher, Holzbläser, das Blech, das Klavier, alle spielten eine eminente Rolle in den Werken der Komponisten. Und mit der Pauke wusste man nicht viel anzufangen, so dass es auch keine wirklichen Solisten gab, wie das heute ist, die das Instrument auch fördern können. Es hat aber immer Schlagzeug gegeben! Für europäische Komponisten ist es heute ganz normal, dass sie Instrumente aus den verschiedensten Kulturkreisen aus den vier Kontinenten benutzen, ob das jetzt Gongs oder Mahler-Hämmer, Congas oder Xylophon sind. Und mit dem benutzen all dieser verschiedensten Schlagzeuginstrumente können sie komplett neue Klangwelten erschaffen, die weit über dieses mitteleuropäische Klangspektrum hinausgehen. Und der Rhythmus, den das Schlagzeug mit in ein Orchester bringt, lässt alle anderen Instrumente reagieren. Schon beim Sacre merkt man das sehr schön. Plötzlich werden im Zusammenspiel mit dem Schlagzeug aus den Streichern regelrechte Schlaginstrumente.

“k”: Die eigentliche Rolle der Instrumente verändert sich, auch die der Werke selber?

M.G.: Auf jeden Fall! Da verschwinden plötzlich die Stile; Schubladendenken gibt es nicht mehr. Die Welt öffnet sich uns. Und das ist ja auch das typische an unserer



Zeit. Grenzen werden aufgebrochen, unser Horizont erweitert sich. Wir wachsen multikulturell auf und werden tagtäglich mit neuen, fremden Einflüssen konfrontiert. Und das spiegelt sich natürlich auch in der Kunst und in der Musik wieder. Unsere Gegenwart ist so reich geworden, so dass sich uns heute auch in der Musik unendlich viele Möglichkeiten eröffnen. Und wir dann auch neue Möglichkeiten in dem Instrumentarium entdecken, was uns zur Verfügung steht.

“k”: Über die Emanzipierung des Schlagzeugs haben wir ja schon gesprochen; aber wie sind Sie denn zu diesem Instrument gekommen?

M.G.: Mein Vater ist Schlagzeuger und Schlagzeuglehrer, so habe ich von klein auf dieses Instrument lieben gelernt. Vor allem die rhythmischen Möglichkeiten haben mich begeistert. Ich habe wie jeder dann auch am Drums-Set begonnen. Und ich wollte auch Drummer werden. Als Sechsjähriger habe ich zu den Playalongs gespielt, also zu den ganzen Nummern ohne Schlagzeug. Aber ich bin auch Österreicher und in Österreich haben wir diese wahnsinnig vielseitige und reiche Welt der klassischen Musik, die mich dann auch fasziniert hat. Mit zehn, elf Jahren bin ich dann in die verschiedenen Jugendorchester hineingekommen, unter anderem in das Jugendorchester der Jeunesses Musicales, wo ich dann Manfred Honeck zum ersten Male begegnet bin. Und da haben wir dann Schubert, Grieg, Hartl, Bruckner, Mahler gemacht und ich war hin und weg von der Vielfalt und den Möglichkeiten dieser Musik. Und dann ging alles Schlag auf Schlag. Sehr wichtig für mich war und ist der Kontakt zu den zeitgenössischen Komponisten, die ja die Werke für uns Schlagzeuger heute komponieren.

“k”: Sie spielen aber nicht nur ein klassische Werke, sondern vermischen in ihren Konzerten und auf ihren Aufnahmen gerne die verschiedenen Stile. Ist das noch Cross-Over?

M.G.: Eigentlich gibt es den Begriff Cross-Over für das Schlagzeug gar nicht. Was wir machen, ist Schlagzeug, wie es leibt und lebt. Und das Schlagzeug schließt keinen musikalischen Bereich aus. Das ist das Schöne. Nächstes Jahr starten mein Ensemble The Percussive Planet und ich ein Projekt mit dem Titel „The Century of Percussion“ und wir beginnen mit dem Jahr 1913, was vielleicht das Entstehungsjahr der Perkussion als selbstbewusstes Instrument ist. Aber wir wollen uns nicht nur auf die Klassik beschränken, sondern auch andere Stilrichtungen miteinbeziehen: Salsa, Samba, Tango, african drumming, ethno drumming, Techno, Rock, Fusion. Und man erkennt, dass in all diesen Musikrichtungen das Schlagzeug immer eine zentrale Rolle spielt. Wir brauchen, wie eben beim cross-over, keine Musik umzuändern oder anzupassen, was wir machen, ist hundertprozentig echte Schlagzeug-Musik. So kann man in einem Konzert durchaus Musik von Xenakis, Tango, Samba, African Drumming und einem Stück von Rihm vermischen, ohne dass es einen Bruch gibt, obwohl alle Musiken grundverschieden sind. Beim Schleswig-Holstein-Festival hatten wir beispielsweise ein Konzert, das sich „The Big Six“ nannte. Wir präsentierten hier sechs große Schlagzeugsextette von Friedrich Cerha, Wolfgang Rihm, Yannis Xenakis und Steve Reich an einem Tag. Also alles Werke von hochangesehenen Komponisten. Und es funktionierte! Wir hatten neuntausend Leute in diesem Konzert gehabt. Neuntausend!

“k”: Aber ich denke, das geht nur, wenn man als Künstler einen gewissen Bekanntheitsgrad erreicht hat.

M.G.: Da haben Sie Recht! Es müssen schon Musiker sein, die das auch riskieren können. Aber es wächst eine sehr vielversprechende Generation von Schlagzeugern heran, die das Zeug haben, ein Publikum mit neuen, aufregenden und spannenden Ideen zu begeistern. Aber wir brauchen auch die Hilfe von den Dirigenten. Nehmen sie beispielsweise Christoph Eschenbach, der ist heute viel neugieriger als die meisten seiner Kollegen, die vierzig Jahre jünger sind als er. Ich verstehe natürlich, dass junge aufstrebende Dirigenten sich in erster Linie am großen Repertoire orientieren um sich mit diesen Werken vor dem Publikum zu beweisen. Das gleiche gilt für die Veranstalter und die Festivals, die natürlich versuchen müssen, finanziell über die Runden zu kommen und so ihre Konzerte maximal auslasten müssen. Aber viele vergessen, dass sie auch eine Verantwortung den Komponisten und der Musik von heute gegenüber haben.

Gemeinsame Arbeit für einen großen Musikdramatiker

30 Jahre Wagner-Verband Trier-Luxemburg

Martin Möller

Es war zunächst nur eine Handvoll Personen, die sich zum "Richard-Wagner-Freundeskreis" zusammaten. Mittlerweile hat sich daraus der Wagner-Verband Trier-Luxemburg entwickelt. Anfang des Jahres feierte er in der Philharmonie sein 30-jähriges Bestehen.

Es war eine eindrucksvolle Veranstaltung - inhaltlich, frei von allem musikalischen Populismus und ohne ideologische Beiklänge. Im Festkonzert zu 30 Jahre Richard-Wagner-Verband Trier-Luxemburg Ende Januar 2017 in der Luxemburger Philharmonie stand nicht die fortgesetzte Vergötterung eines Komponisten an, der sich oft genug als musikalischer Gott präsentiert hatte. Statt Lobreden abzuspielen und üppig zu repräsentieren, griff man ein viel zu wenig beachtetes, gleichwohl gesamteuropäisches Thema auf: die Verbindung zwischen Wagner und der französischen Kultur: "Wagner et le Wagnérisme français". Wolfgang Grandjean, ehemals Professor an der Folkwang-Hochschule Essen und Organisator der Festveranstaltung, führte mit einem fundierten Vortrag zu Wagners „Parsifal“ und Debussys Oratorium „Le Martyre de St. Sébastien“ in die Thematik ein. Der Trierer Konzertchor, das saarländische Staatsorchester und Dirigent Jochen Schaaf vermittelten anschließend mit Debussys Komposition einen nachhaltigen Eindruck von den kulturellen Konvergenzen, die trotz vordergründiger Unterschiede zwischen Deutschland und Frankreich zweifellos bestehen. Schließlich wurde in diesem Zusammenhang auch deutlich, dass Europa im 19. und sogar im 20. Jahrhundert trotz aller blutigen Konflikte kulturell eine erstaunlich ausgeprägte Einheit war, und dass gerade die kulturellen Kontakte zwischen den so genannten Erbfeinden Deutschland und Frankreich niemals abrisen. Gerade die französische Wagner-Rezeption, die in manchen Zirkeln beinahe hymnische Formen annahm, hat darum auch eine kosmopolitische Dimension. Die ist in den Zeiten nationaler Abgrenzung aktueller denn je.

Es war eine kleine Gruppe, die 1987 im Trierer Restaurant "Zum Domstein" zusammentraf. Treibende Kraft war der städtische Pressereferent Dr. Hans-Günther Lanfer. Mit von der Partie waren Heinz Wintrath und Erika Baltes, die zur Schatzmeisterin gewählt wurde, Dr. Heinz Asshoff übernahm den Vorsitz und Dr. Lanfer wurde zum Geschäftsführer gewählt. Zum



Foto: H.-G. Lanfer

Die festliche Gründungsfeier des Richard-Wagner-Verbands am 13. Oktober 1988. Wolfgang Wagner bei der Eintragung ins Goldene Buch der Stadt Trier. Auch dabei: Gudrun Wagner, das Ehepaar Zimmermann, Dr. Heinz Asshoff und Dr. Hans-Günther Lanfer

offiziellen Gründungsakt im selben Jahr kam Wolfgang Wagner höchstpersönlich an die Mosel. Unter Leitung von Reinhard Petersen spielte das Städtische Orchester unter anderem Vorspiel und Liebestod aus „Tristan“. Auch ein Liederabend des Wagner-erfahrenen Bernd Weikl im Theater ist den Wagner-Freunden in bester Erinnerung. Aber die Aktivität des Wagner-Verbands reichte damals schon weiter. Zu den festlichen Veranstaltungen kamen Vorträge und Fahrten zu auswärtigen Wagner-Aufführungen hinzu. Außerdem begann der Verband mit der Verleihung von Stipendien. So wurde (und wird) jungen Künstlern der kostenlose Bayreuth-Besuch möglich gemacht. Zu den Stipendiaten gehörten Bariton Amadeo Tasca, der Luxemburger Trompeter Max Asselborn sowie die Sopranistinnen Susanne Eckberg und Kerstin Bauer.

Schließlich wurden 2000 auch Wagner-Anhänger in Luxemburg auf den Trierer Verband aufmerksam. So einigte man sich darauf, ihn für Luxemburger zu öffnen. Stellvertreter der Vorsitzenden ist seither ein Luxemburger - aktuell Jean-Paul Bettendorf. Selbstverständlich sind die Luxemburger gleichberechtigte Mitglieder im „Richard Wagner Verband Trier - Luxemburg“. Und immerhin 60 der insgesamt 270 Mitglieder kommen aus dem Großherzogtum.

Lange Jahre war Wagner für viele Europäer nicht nur ein musikalisches, sondern auch ein politisches Problem. Dass der große Musikdramatiker zwölf Jahre lang das Aushängeschild eines brutalen Besatzungsregimes war, konnte viele Menschen

in ganz Europa und in Israel lange Zeit nicht vergessen. Mittlerweile wurde es möglich, die historisch-politische Problematik Wagners unbefangener zu erörtern. Dass bei Wagner Person und Werk zu trennen sind, zählt mittlerweile zu den weithin unbestrittenen Einsichten (siehe Interview mit dem bestbekannten Musikjournalisten und Wagner-Experten Raymond Tholl). Und dass Wagner zu ganz Europa gehört, hatte sich gerade im

Festakt zum Jubiläum eindrucksvoll gezeigt.

Das Jubiläum des Wagner-Verbands findet in einer Zeit statt, in der die Wagner-Rezeption dabei ist, sich gravierend zu verändern. Vordergründig scheint das Interesse an Bayreuth ungebrochen zu sein. Der langjährige Vorsitzende Heinz Asshoff macht allerdings einen deutlichen Rückgang auf den Wartelisten aus. Nach Überzeugung des Trierer Gründungsvorsitzenden ist Ursache für das nachlassende Interesse an Bayreuth vor allem die schwindende Qualität der Inszenierungen. Manche Produktionen seien – so Asshoff wörtlich – „unter aller Kritik“. Seine künstlerische Leitfunktion habe Bayreuth mittlerweile eingebüßt. In anderen Häusern, München oder Mannheim, werde Wagner häufig kompetenter inszeniert und aufgeführt. Grund genug für den Wagner-Verband, sich nicht auf Bayreuth zu konzentrieren, sondern das gesamte Spektrum der Wagner-Aufführungen in Deutschland und angrenzenden Staaten ins Visier zu nehmen. Dass Wagners Musik irgendwann ihre Faszinationskraft vollends verlieren könnte, ist angesichts bedeutender Produktionen in den großen Opernhäusern der Republik ohnehin nicht zu befürchten.

Richard-Wagner-Verband Trier-Luxemburg. Vorsitzender: Jochen Schaaf, stellvertretender Vorsitzender: Jean-Paul Bettendorf, Geschäftsführer: Christian Meisenburg, Schatzmeisterin: Dr. Birgit Auernheimer. Kontaktadresse: Christian Meisenburg, Schützenstraße 31, 43295 Trier, Tel +49/651/75108, Cmeise@aol.com

Raymond Tholl im Gespräch

“Man muss Wagner auch aus seiner Zeit heraus betrachten“

Herr Tholl, Sie sind Luxemburger, Sie sind Anhänger und Liebhaber von Wagners Musik, und Sie kennen das luxemburgische Musikleben. Wann hat es zuletzt in Luxemburg Wagners „Ring“ gegeben - ungekürzt und in voller Besetzung?

Der ganze „Ring“ wurde 1966 bis 1969 im heutigen Grand Théâtre gegeben, und zwar durch das Staatstheater Saarbrücken unter Leitung von Siegfried Köhler. Das Kuriose bei dieser „Ring“-Aufführung war: Die Vorstellungen begannen um 20.30 Uhr, wie es damals üblich war. Bei der „Götterdämmerung“ saß ich dann bis halb zwei im Theater. Aber im Gegensatz zu vielen anderen habe ich durchgehalten.

Außerdem gab es 1972 „Die Meistersinger“, 1974 „Tannhäuser“, 1981 „Holländer“ und „Lohengrin“ 1987. Gerne erinnere ich mich z.B. an „Lohengrin“ 2009 mit den Protagonisten Peter Seiffert und Petra Maria Schnitzer.

2011 wurde die „Ring Saga“ aufgeführt, 2013 „Parsifal“, 2015 „Holländer“ und 2007, in der Philharmonie, Auszüge aus dem „Ring“ konzertant mit Solisten und dem Orchester der Bayreuther Festspiele unter Christian Thielemann.

Einen echten „Ring“ hat Luxemburg dann nicht mehr erlebt. Warum: Gibt es praktische Gründe - das Grand Théâtre heißt doch wohl nicht so, weil es zu klein ist...

Es war wohl auch eine finanzielle, damals auch bühnentechnische Frage, weil wir mit Gast-Ensembles arbeiten. Das Theater macht keine eigenen großen Opern-Produktionen, nur Koproduktionen, und in dem Fall sitzt heute oft das OPL in der Orchestergrube.

Gibt es inhaltliche Gründe? Interessieren sich zu wenig Luxemburger für Wagner?

Man trifft immer wieder Luxemburger in Bayreuth. Der Wagner-Abend 2007 z.B. in der Philharmonie war Wochen vorher schon ausverkauft. Also, mangelndes Interesse kann nicht der Grund sein, Luxemburg ist ein musikinteressiertes Land!

Sie unterhalten Beziehungen zu Bayreuth und haben vor einigen Jahren eine Wagner-CD herausgebracht. Was fasziniert Sie an Wagner.

Es ist einfach die Künstlerpersönlichkeit Wagner - dieser Mann, der Bayreuth durchgesetzt hat, der nicht nur seine Musik im Kopf hatte, sondern auch den Text dazu. Und das Niveau der Texte ist anspruchsvoll, vergleichen Sie einen Text von Wag-



Foto: R. Tholl

Raymond Tholl interviewt Wolfgang Wagner, Würzburg, 2002

ner mit einem französischen oder italienischen Libretto aus dieser Zeit!

Nun war Wagner im Zweiten Weltkrieg kulturelles Aushängeschild einer brutalen deutschen Besatzungsmacht. Klingt die Erinnerung daran in der luxemburgischen Wagner-Rezeption noch nach?

Auch, den meisten in Luxemburg ist klar: Wagner wurde von den Nazis politisch ausgenutzt. Daniel Barenboim, der ja israelischer Staatsbürger ist, hat das immer so vertreten. In einem Gespräch im Spiegel sagte er: „Wagner war antisemitisch, aber seine Musik nicht. Hitler hat sich ihn als Propheten gewählt.“

An dieser Stelle möchte ich eine persönliche Erinnerung einbringen: Mein Vater war im KZ Mauthausen und kam schwer krank nach Hause zurück. Aber er hat ein Leben lang niemals die Deutschen pauschal verurteilt. Als er der Hölle Mauthausen entkommen war, war es eine deutsche Frau – die alles verloren hatte, ihren Mann, ihren Sohn – die ihm geholfen hat mit Kleidung und sogar mit dem eigenen Wagen.

Was Wagner angeht, er wurde kritisiert und wird es auch immer werden, es gibt auch viele Fehldeutungen. Man muss Wagner auch aus seiner Zeit heraus betrachten, sich dann kritisch auseinandersetzen und differenzieren. Barenboim ist das beste Beispiel.

Das Orchestre Philharmonique du Luxembourg spielt fast keinen Wagner. Was ist der Grund?

Das kann ich so nicht unterschreiben, es stehen immer wieder Werke von Wagner auf dem OPL-Programm: So dirigierte Leopold Hager 2008 den zweiten Akt von „Tristan“ in der Philharmonie, 2012 hörte man die Ouvertüre zu „Der Fliegende Holländer“, oder Einleitung und Liebestod aus „Tristan und Isolde“, Siegfried-Idyll oder

2013 Auszüge aus „Götterdämmerung“, 2016 gab das OPL ein abendfüllendes Wagnerprogramm unter dem Motto „Wagner in Paris“.

Sie waren häufig in Bayreuth. Sie haben bewirkt, dass die große Wagner-Sängerin Maria Müller 2012 in Bayreuth wieder eine würdige Ruhestätte erhielt, nachdem die Grabstätte 2011 aufgelöst wurde. Sie haben wirklich „Bayreuth erlebt“, wie es auf einer CD

von Ihnen heißt. Welches dieser Erlebnisse wirkt am stärksten bei Ihnen nach?

Ich habe in Luxemburg Yehudi Menuhin getroffen. Wir haben eine Stunde lang ein Gespräch aufgezeichnet, und ich habe diesen großen Mann, fast am Ende seiner Laufbahn, fünf Jahre vor seinem Tod, in seiner wundervollen, großen Einfachheit erlebt. Und so ging es mir auch mit Wolfgang Wagner.

Ich habe ihn erlebt in seiner Unkompliziertheit und Einfachheit, er war ehrlich und direkt, auf ihn war stets Verlass. Als dienstältester Festspielleiter überhaupt hatte er in seinem Haus für jeden Zeit. Persönlich erhielt ich während den über zwei Jahrzehnten, wo wir uns regelmäßig in Bayreuth zu Gesprächen und Interviews trafen, nie eine Absage, er schien auch absolut stressfrei.

Als einmal in „Meistersinger“ der Sänger des Walther von Stolzing kurzfristig ausfiel und ein Ersatzmann noch auf der Autobahn war, blieb Wolfgang Wagner ganz gelassen: „Das wird schon“. Und das geplante Gespräch haben wir dann nach der Vorstellung geführt.

Wenn Sie die Augen schließen und an Wagner denken - was wünschen Sie sich musikalisch?

(Pause) Ich wünsche mir aus „Götterdämmerung“ den letzten Auftritt von Brünnhilde. Das ist Musik, die unter die Haut geht. Was mich auch immer wieder fasziniert im „Ring“, ist der Schluss aus „Die Walküre“ – Wotans Abschied und Feuerzauber. Das ist einfach ganz große Musik!

Raymond Tholl ist der Autor von „Bayreuth Erlebt: Erinnerungen an Wolfgang Wagner (1919-2010)“ (Solo MUSICA, 2 CD; SM 182)

Der Bürger, der was vermisst...

Die dritte Knappheit: Zeit!

Frank Bertemes

Jeder kann wütend werden, das ist einfach. Aber wütend auf den Richtigen zu sein, im richtigen Maß, zur richtigen Zeit, zum richtigen Zweck und auf die richtige Art, das ist schwer.

Aristoteles

Vielleicht aber einfacher, wenn es darum geht, jene zu kritisieren, die für vieles in dieser Welt verantwortlich sind. Das gilt auch für den Kontext, um den es in diesem Beitrag gehen soll. Auch wenn das auf den ersten Blick vielleicht nicht so offensichtlich zu sein scheint. Doch der Reihe nach. Die Zeit. Ein vielfältiger Begriff. Bemühen wir in diesem Zusammenhang und bevor wir zum eigentlichen Inhalt dieses Beitrages vorstoßen wollen, einmal mehr den guten, alten Duden. Zeit, meint Ablauf, Nacheinander, Aufeinanderfolge der Augenblicke, Stunden, Tage, Wochen, Jahre (...). Wir wissen es alle. Jeder für sich, in persönlicher Zeitgeschichte. Die Zeit hat uns so vieles gebracht, so vieles gegeben und so vieles genommen. Doch es geht in diesen Zeilen, die in dieser Folge im Rahmen des Gesamttitels „Impulse“ der Leserschaft des „kulturissimo“ zur Lektüre unterbreitet wird, nicht um einen allgemeinen oder philosophischen Beitrag um das erschöpfende Thema Zeit generell. Nein, sondern vielmehr um eine sehr gezielte Sicht des Begriffes Zeit und das in unserer Reihe der diversen Knappheiten, die der Wirtschaftsautor Henrik Müller in seinem Buch beschreibt,

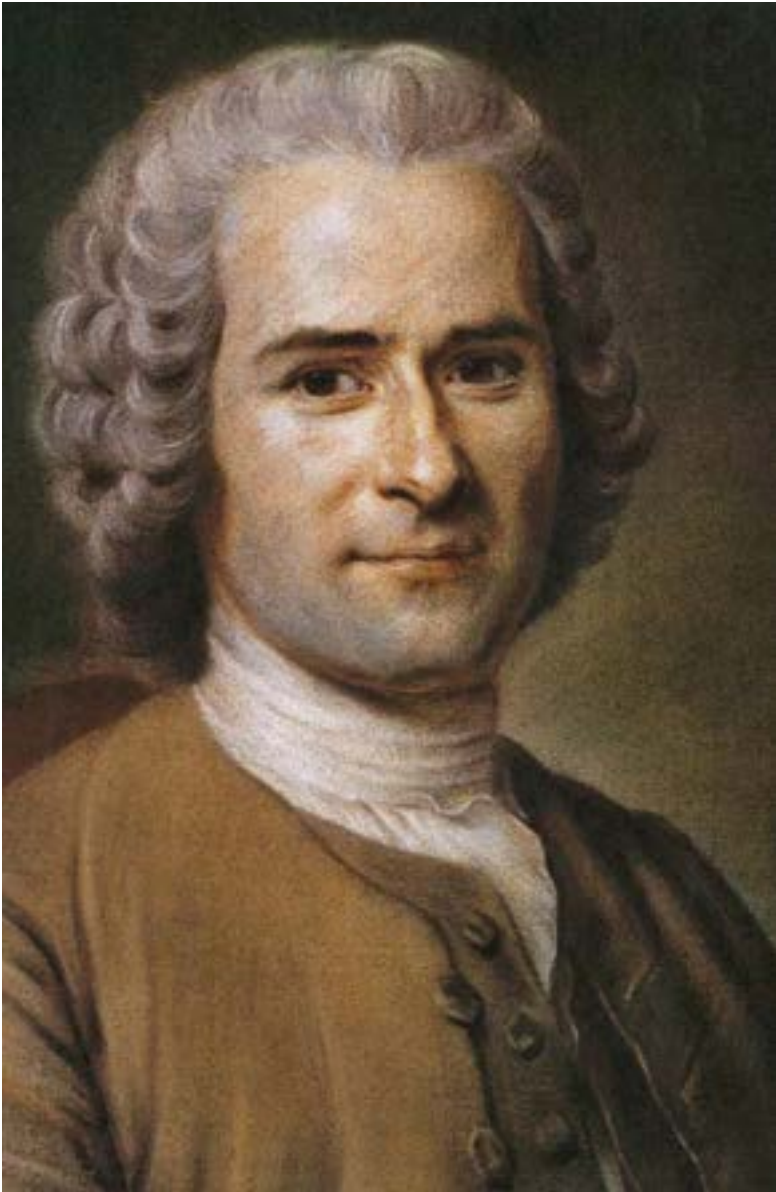
um ebendieses Kapitel, das wie die vorhergehenden zwei bereits behandelten Knappheiten, die nach der Ansicht des anerkannten Wirtschaftsexperten und Professors für wirtschaftspolitischen Journalismus, der an dieser Stelle diskutiert werden soll, unsere Zukunft bedrohen. Und um das, was wir dem entgegensetzen können. Die Zeit, im wirtschaftlichen Zusammenhang gesehen. Durchaus aktuell, wissend, dass unter anderen auch das Thema Arbeitszeitverkürzung heuer wieder stark thematisiert wird. Doch das soll nur ein eher unwesentliches Detail sein.

Die Welt ist in der Tat unruhig geworden, jenseits von Eden. Und wenn wir Eden sagen, denken wir natürlich an die Bibel. „Ich liebe die Bibel, seitdem ich ein kleiner Junge bin“, sagte der Schriftsteller Meir Shalev, dies auch um aus seiner Sicht deutlich zu machen, dass das „Buch der Bücher“, wie so manche die Bibel sehen wollen, nicht nur den Religiösen gehört. Als einen in der westlichen Welt zu wenig beachteten „Schatz“ betrachtet der bekennende Atheist Shalev die alten Texte, zu denen er selbst Exegesen – meint Erklärungen und Auslegungen eines Textes, besonders (eben) der Bibel – anstellte. Die Folgsamkeit mit der Abraham Gottes Befehl nachkommt, seinen geliebten Sohn Isaak zu opfern, versteht Shalev etwa als Beispiel für „die finsternen Abwege, zu dem Gehorsam führt“. Abraham habe mit seinem Verhalten Gottes Prüfung nicht standgehalten, die gerade darin bestand, sich ihm zu widersetzen. Erst Abrahams Enkel Jakob ver-

handelt und kämpft mit Gott und erhält so den Namen Israel. Und die visierten finsternen Abwege, die der israelische Schriftsteller Meir Shalev, der am 29. Juli 1948 geboren wurde und in Jerusalem lebt, aus der Textpassage des Abraham aus der Bibel zitiert, und die zu (fragwürdigem) Gehorsam führen können, kann man durchaus auf die in diesem Artikel visitierte Knappheit „Zeit“ übertragen. Eine Bibel, die auch den Atheisten, der als Bürger so vieles vermisst, absolut interessiert und die er gelegentlich zur Hand nimmt. Auch das soll zugegeben sein. Genauso übrigens, wie es bei der Lektüre dieser Schriftensammlung, die im Judentum und Christentum als „Heilige Schrift“ mit normativem Anspruch für die ganze Religionsausübung gilt, um mehr geht als „nur“ um das Studium des „Feindes“...Doch darum soll es an dieser Stelle wirklich nicht gehen.

Doch bleiben wir bei der Bibel. Wie eben auch der Autor Henrik Müller in seinem Buch „Die sieben Knappheiten“ dies ebenfalls einführend zu seiner dritten Knappheit, der Zeit, tut. Sehr interessant übrigens. Und zwar so: Ganz am Anfang hatte der Mensch Zeit, viel Zeit. (Wohl weil noch niemand diese irgendjemandem vordefiniert und diktiert hat, könnte man anmerken.) Denn Gott, so erzählt die Bibel die frühe Menschheitsgeschichte, „pflanzte einen Garten in Eden gen Osten hin und setzte den Menschen hinein“, sodass für alles gesorgt war. Adam und Eva, so die lustige Story weiter, konnten sich nach Herzenslust bedienen. Arbeit, Krieg und Streit





gab es nicht. Anstrengung war überflüssig. Wahrlich schön, wird so mancher denken! Paradiesische Zeiten eben. In der Tat. Doch dann kam es zum Sündenfall. Die Vertreibung aus dem Garten Eden – und seither hat der Mensch keine Zeit mehr: er muss arbeiten und für seine Sicherheit sorgen. „Auf deinem Bauch sollst du kriechen und Erde fressen dein Leben lang!“, so ruft der zürnende Gott Adam, dem Geplagten, nach. In der Geschichte vom Paradies und der Vertreibung aus demselben sehen heutige Bibelforscher ein großes Gleichnis, das eine fundamentale Menschheitserfahrung überliefert. Es ist eine Parabel auf die Sesshaftwerdung des Menschen, die den Übergang zur heutigen Form des Wirtschaftens beschreiben soll. Die Geschichte spielt in einer Zeit, als die Bewohner des Mittleren Ostens aufhörten, als Jäger und Sammler zu leben. Die gewachsene Zahl von Menschen ließ sich nicht mehr auf derart ungezähmte Art ernähren. Die Menschen damals müssen diesen Übergang als traumatisch erlebt haben. Denn aus dem wilden,

freien Leben im relativen Überfluss, das die jagenden und sammelnden Nomaden zuvor führten, ist eine mühevoll existenz geworden. Von nun an müssen die Menschen als Bauern ihr Brot – wortwörtlich – im Schweiß ihres Angesichtes erarbeiten.

So erzählt es die Bibel: Als der eine Sohn von Adam und Eva den anderen erschlägt, geht die Mühsal erst richtig los. Der Schäfer Abel stirbt, und der Ackermann Kain muss fürderhin noch schwerer schuften. Kain, der Bauer, ist der Archetypus der neuen Zeit. Seine Arbeit ist hart, der Ertrag ist karg. Kein Wunder, denn die gerade sesshaft gewordenen Menschen müssen die Techniken des Landbaus erstmal erfinden. Kains Leben ist hart, er ist streitbar, neidisch und gewalttätig, all das gehört zur neuen Zeit, zur neuen Epoche. Denn im Zentrum der Existenz des Bauern steht nun das Eigentum: an Boden und an Saatgut. – Und da haben wir ein fundamentales Grundproblem des menschlichen Zusammenlebens, das schon Jean-Jacques Rousseau und auf diesen basierend Karl Marx

stark beschäftigte, nämlich das Eigentum! Während in den vorherigen, paradiesischen Zeiten Eigentum nur eine begrenzte Bedeutung hatte, wird es nun überlebenswichtig. Muße und Friedfertigkeit haben in dieser Welt kaum noch Platz. Der Mensch kämpft ums Überleben, gegen die Natur, gegen andere Menschen. Und doch versinkt die Menschheit nicht in Chaos und Hunger. Im Gegenteil: die Vertreibung aus dem Paradies löst eine Explosion an Produktivität und Kreativität aus. Denn wozu hätte der Müßiggang im (natürlich pur fiktiven, weil inexistenten) „Paradies“, wohin die Religiösen diverser Gottesobedienz in ihrem dogmatisch manipulierten Zustand geistiger Umnachtung nach ihrem irdischen Auftritt so final und definitiv hinstreben, denn im Laufe der Zeit hingeführt? Doch auch dies natürlich nur eine Randbemerkung eines Religionsresistenten, der noch dem Versuch verpflichtet ist, seinen Verstand zu gebrauchen...

Zeitsprung. Wie wir heute in unserer schnelllebigen und reizüberfluteten Zeit

wissen: Zeit ist knapp, Zeit ist Geld. Das Leben besteht aus Arbeit, aus der Erringung von Eigentum, von Besitz und aus der Verteidigung desselben. So ist die Welt, jenseits von Eden. Jenseits von Eden? In gewisser Weise erleben wir in der Gegenwart etwas ähnlich Schockierendes. So etwas wie, in stark abgeschwächter Form, eine erneute Vertreibung aus dem Paradies – ein Hinausgestoßen werden in eine risikoreiche Welt, eine Zeit, in der es rauer und reichlich stressiger zugeht. Wie wir heuer sehr wohl wissen! Natürlich sind die Lebensbedingungen heute nicht mit denen im Zweistromland Jahrtausende vor der Zeitenwende zu vergleichen. Aber wir erleben eine fundamentale Umwälzung, die viele Zeitgenossen als Verschlechterung wahrnehmen. Eine Ära der Muße und Behaglichkeit endet, es beginnt eine Phase des harten Wettbewerbs und der multiplen Knappheiten, Thema dieser Beitragsreihe.

Und da drängen sich gewisse Fragen auf, die man sich einfach nicht verkneifen kann. Wohlwissend, in welchen Zeiten der gewollten, ja diktierten Unsicherheiten diverser Art wir leben. Zeiten, die allerdings sehr wohl nach Gusto der Wirtschaftsliberalen und der ihnen zuarbeitenden Medien sind. Und die alles tun, um uns zu zwingen, ihren neoliberalen Gelüsten entsprechenden Vorgaben zu gehorchen, und um genau das zu erreichen, das uns auch aufgrund der hier beschriebenen Zeitverknappung des an dieser Stelle diskutierten Wirtschaftsauteurs schmackhaft gemacht werden soll – nämlich die bedingungslose Akzeptanz des allein selig machenden Systems des Neo- oder Ultraliberalismus. Denn darum, einzig und allein darum geht es. Das einzig verbleibende, neoliberale System, meint der rücksichtslose, unmenschliche Kapitalismus, der alternativlos zu sein hat. Und dem wir in diesem Sinne ausgeliefert zu sein scheinen... So wie sie, die Kapital- und Politeliten dieser Welt es von uns allen (alternativlos eben) verlangen. Dass in die-

sem Kontext die Zeit, die Knappheit ebendieser Zeit in diverser Form, sowie des Zeitmanagements eine Rolle spielt, dürfte klar sein. Zeit und Zeitmanagement – Termini als ein Reizwort des Alltags, das viele von uns kennen, ob wir es wollen oder nicht. Deutlich wird der Autor schon, wenn er betont, dass ebendiese Zeit, dem Thema dieses Beitrages, immer knapper wird, weil die Globalisierung – und da sind wir beim Credo des Wirtschaftsliberalismus angelangt, denn von daher weht der Wind – einen (Zitat) „permanenten und häufig schwer vorhersehbaren Wandel vorantreibt, der Individuen und ganze Gesellschaften dazu zwingt, sich immer wieder auf neue Bedingungen einzustellen – ein zeitraubendes, aufwändiges und häufig nervenaufreibendes Geschäft.“ Muss man sich deshalb wundern, dass jeder, der sich irgendwie erdreistet, Arbeit zu suchen, entsprechend dieser Vorgaben seine Flexibilität, seine bedingungslose Anpassungsfähigkeit, seinen „Team-spirit“, seine permanente Verfügbarkeit, meint seine gesamte „Zeit“ im Sinne „seines“ Betriebes, der dem Diktat des modernen Managements zu folgen hat, immer wieder betonen muss? Kritiklos, versteht sich. Dann, weiter im Text, wird die Zeit knapper, weil die demografische Wende zu einer „ungünstigen Alterszusammensetzung“ der Bevölkerung führt, was nur durch „höhere Produktivität und längere Lebensarbeitszeiten abgefedert werden kann.“ Ach ja, natürlich: der „Ruhestand“ wird immer kürzer. Und das wird sich natürlich auch dadurch erhärten, nächste Zeitverknappung, weil die immer größere Zahl der „hilfedürftigen Alten“ so stark steigen wird, dass ihre Unterstützung „die öffentlichen Systeme überfordert“. Und dann, na klar, können nur (noch zahm ausgedrückt) „private Hilfeleistungen, informell unter Freunden, Verwandten und Nachbarn oder formell in Ehrenämtern“, so der Autor, in den kommenden Jahrzehnten die Lücke schließen. Um

dann natürlich zum Kern der wirtschaftsliberalen Grundthematik als deren einzig mögliches Allheilmittel vorzustößen, nämlich den privaten Versicherungen...

In diesem Sinne muss natürlich die Bemerkung mit einfließen, dass die Zeit knapper wird, weil „die staatlichen Sicherungssysteme“ – der riesige Dorn im Auge der Neoliberalen – für viele nur noch „ein Minimum an Unterstützung bieten können und

kein Niveau, das den Lebensstandard sichert“. Die (lästigen) staatlichen sozialen Sicherungssysteme diverser Art, die allesamt Unwörter im Vokabular der Neoliberalen darstellen. Wenn man sich diese einmal vor Augen führt, versteht man diese Unmenschlichen, die wohl niemals alt oder pflegebedürftig werden. Diese Übermenschlichen wollen das alles natürlich entschärfen und gehen dann zur Attacke über, indem sie die (vermeintliche) Spaß- und Freizeitgesellschaft kritisieren und dann, klar, die Statistiken bemühen. Sie wollen aus dem Umfragewerten der Bürgerinnen und Bürger herauslesen, dass sich ihnen eine Gesellschaft präsentiert, in der, (Zitat) „viele offenkundig wenig Sinnvolles mit ihrer Zeit, ihrem Alltag anzufangen wissen und einige Langeweile diesseits von Eden zu herrschen scheint.“ In dem Sinne wird es also wieder Zeit, dass Schluss mit lustig zu sein hat und sich das Leben wieder mit Pflichten anfüllen soll. Zu viel Muße, zu viel Freizeit – das kann es einfach nicht geben! Und wenn man dann auch noch von den Gewerkschaften und den Linksparteien das absoluteste aller Unwörter in den Ohren der Neoliberalen bemüht, nämlich so etwas wie „Arbeitszeitverkürzung“ (worüber man natürlich geteilter Meinung sein darf, jedoch aus einem völlig anderen Blickwinkel) dann bringt man diese Macht- und Übermenschlichen – Großverdienen, deren Weg bekanntlich über Leichen geht – an den Rand des Herzinfarktes. Wobei man sich allerdings fragen kann, wo bei denen das Herz eigentlich so zu finden ist... Die agieren mit calvinistischem, hartem Werturteil: dass nämlich nur, wer arbeitet, etwas wert ist. Und das am besten wohl rund um die Uhr, im Sinne der Wirtschaft, für das Kapital, für die „Märkte“!

Und da gibt es durchaus und tatsächlich noch Ökonomen, die angesichts weniger Arbeitszeit und der damit (vermeintlich) „rückläufigen Arbeitsleistung“, die Wachstum und Produktivität erlahmen, auf ebendiese Problematik angesprochen betonen, dass es nicht nur um Wachstum oder Produktivität geht, sondern darum (Zitat des texanischen Forschers Daniel Hamermesh, einem der führenden Experten auf dem Gebiet der Zeitökonomie) „dass es den Leuten gut geht. Und wenn sie sich für mehr Freizeit entscheiden, dann fühlen sie sich damit offenbar wohler.“

Na, geht doch, ist man da geneigt zuzustimmen. Oder?

Natürlich lässt sich das Thema Zeit im wirtschaftlichen Kontext und in definiert wechselhaften Zeiten, einer Ära des raschen Wandels, wie wir heuer sehr wohl wissen, natürlich nicht in einem bescheidenen Beitrag eines kritischen Bürgers abwickeln.

In dem Sinne ist der vorliegende Text ein weiterer Impuls im Verständnis der an dieser Stelle vorgeschlagenen Beitragsreihe, und nichts weiter...



Brief aus Wien

Wien Erdoganien?

Michèle Thoma

Im Brunnenviertel ist wenig los, wegen der Kälte ist kaum jemand unterwegs. Nur in den türkischen Cafés bietet sich, zumindest für Außenstehende und draußen Gehende, das gewohnte Bild. In den geräumigen, fahl gestrichenen und grell beleuchteten Lokalen ist alles voll. Frauenquote null. An den langen Tischen sitzen Männer in Gruppen und Grüppchen zusammen und spielen Brett- und Karten- und Würfelspiele. Vor ihnen ein Caj oder ein Cola, selten sitzt einer mit einem Bier an der Theke. In den meisten Lokalen schaut der noch vor zehn Jahren omnipräsente Ata Türk aus seinen stehenden Augen auf seine Landsleute, andere haben ihn durch Landschaftsbilder ersetzt, hin und wieder auch durch die Abbildung einer Moschee.

Über den Köpfen der Männer läuft wie immer türkisches Fernsehen. Stunden lang an diesem Abend der immer gleiche, monologisierende Mann, neben ihm die Frau, die hin und wieder mit ihrem bandagierten Kopf diskret beifällig nickt, ein fein zynisches Lächeln auf dem Gesicht. Der Mann redet und redet, kaum einer der Kaffeehausgäste hebt auch nur den Kopf, die meisten wenden ihm den Rücken zu. Das türkische Referendum bezüglich Machterweiterung des Präsidenten, das ganz Europa in seinen Bann gezogen hat, scheint sie kaum anzugehen.

Dabei hat Erdogan haushoch gewonnen bei den in Österreich lebenden Türk_innen. Ca ¾ der Stimmen seien Evet-, also Ja-Stimmen gewesen bezüglich der Erweiterung seiner Präsidialmacht bis hin ins Absolutistische. Noch etwas extremer als in Deutschland und in den Niederlanden. Dieser Fakt wird mit erstaunlichem Stauen und der der türkischen Community gegenüber gern geäußerten pädagogischen Besorgnis zur Kenntnis genommen. Warum sind die Türken so wie sie sind? Und nicht so, wie wir sie wollen? Demokratisch und laizistisch gesinnt und EU-Bürger_innen mit Leib und Seele? Nicht nur auf dem Papier, von denen etliche auch noch mehrere haben. Österreich, das bis auf wenige Ausnahmen die Doppelstaatsbürgerschaft verbietet, nimmt verwirrt zur Kenntnis, dass ein Teil der türkischstämmigen Österreicher_innen die Doppelstaatsbürgerschaft besitzt. Damit wird schnell aufgeräumt werden, verspricht die Politik, die der radikalen Rechten mit radikal sich steigern dem Rechts- Empfinden nacheifert.



Foto: AFP/Ozan Kose

Warum sind die türkischstämmigen Menschen, die nach den Deutschen und den Migranten aus Ex- Jugoslawien mit 15% die drittstärkste Einwanderergruppe ausmachen, nicht so brav wie die Asiaten, die unsichtbar überall sind, die Ösis füttern, pflegen und deren Kinder tolle Bildungsabschlüsse erreichen? Warum werden aus den Kindern der Ex-Jugoslawen tüchtige Handwerker und Friseurinnen und zunehmend auch Akademikerinnen, während 20% Türkischstämmige arbeitslos sind und die Mädchen häufig in Haushalt und Ehe verschwinden? Das wird wie in Deutschland seit Jahren debattiert, v.a. auch im religiösen Kontext. Und warum sprechen so viele Migranten auch nach vielen Jahren nicht die Sprache ihrer neuen Heimat, die sie so offensichtlich nicht als solche empfinden? Warum sind jene Gastarbeiter, die vor beinahe 50 Jahren mit Blumen am Bahnhof empfangen wurden, seelisch so weit weg von dem Land, in dem sie als körperlich Arbeitende wahrgenommen werden?

40% der türkischstämmigen Bevölkerung sieht kaum Perspektiven hier, die Hälfte fühlt sich diskriminiert und eher der Türkei als Österreich verbunden. Nach der

von der europäischen Politik verurteilten brutalen Unterwerfung des so genannten Putschversuches in der Türkei gab es eine Empörungswelle, viele wollten plötzlich zurück in die Heimat, deren wirtschaftlicher Aufschwung und neue Machtstellung sie, die Underdogs, die mit Pressluftbohrern auf der Straße oder in Dönerbuden schwitzen erst einmal mit Stolz und Selbstbewusstsein erfüllt. Einen Rückkehrtrend gab es schon seit ein paar Jahren, wenn auch aus anderen Motiven. Junge, gut ausgebildete Türken sahen ihre Zukunft am plötzlich als cool und boomend geltenden Bosphorus.

Wien Erdoganien? Die permanent zitierten ¾ aller Stimmen führen zu Fehlinterpretationen und sind eine Irreführung. Die Hälfte der Wahlberechtigten nahm gar nicht an der Wahl teil. Für viele ist das Ergebnis ein Horror. Die Mittzwanzigerin N., deutsche Staatsbürgerin aus türkischer Familie, derzeit bei McDonalds in Wien jobbend, sieht ihren großen Istanbul-die-Cool-Traum gefährdet. Der junge kurdische Aktivist und österreichische Staatsbürger F. hat seine Mutter seit Jahren nicht gesehen, er traut sich nicht mehr in die Türkei. 1/3 der in Österreich lebenden Türk_innen sind doch Kurd_innen, warum schneidet Erdogan dann so gut ab? Warum stehen, wenn man von ein paar imposanten Kurdendemos absieht, bei Kundgebungen nur ein paar alte, abgearbeitete Männer auf dem Stefansplatz? Für F. Sind die Kurden in Österreich assimilierte Türken. Seit er einen Job und eine Freundin hat, hat sich aber auch sein Kurdistan-Engagement stark verringert.

Später an diesem Sonntagabend esse ich Kuhmagen auf türkisch. Auch hier im üblicherweise gut besuchten Restaurant, auf das die Bezeichnung gentrifiziert passen könnte, ist nicht viel los. Ein paar Kopftuchmädchen rauchen und kommunizieren sozialmedial, der Fernseher mit dem monologisierenden Mann und der schweigsamen, zynisch lächelnden Frau läuft unbeachtet.

Dem jungen Kellner stelle ich die gigantisch-dämliche Was-jetzt? Frage. Schauen wir mal, antwortet er. Die wienerischste aller Antworten.

Eine Woche später, gleiches Lokal, gleicher Kellner. Auf meine Bitte um Tageszeitungen bringt er die auflagenstärkste Zeitung „Krone“. Titelschlagzeile: „Türken stürmen Konsulate“, Angst wegen illegaler Doppelstaatsbürgerschaft. Immer ihr Türken! grinse ich. „Sehen Sie, deswegen haben die Türken pro Erdogan gewählt. Weil es immer wir sind!“ sagt der Kellner.

Gramma apo tin Ellada

Geschenkgarten, Schlossgarten, Nationalgarten

Linda Graf

Das Parlamentsgebäude in Athen ist jedem Twitterer und Fernsehschauer ein bekannter Anblick, bedauerlicherweise hält es zurzeit als Sinnbild der ökonomischen Krise und erbärmlich geführten Innenpolitik her. Lebt man in Athen, so weiß man, dass vor dem Parlamentsgebäude und drum herum täglich was los ist. Hier versammelt das Volk sich zu Streiks, öffentlichen Reden, zu folkloristischen Tänzen und sonstigen festlichen Anlässen.

Wie Bienen um ihre einstige Königin schwirren die Athener um das Gebäude mit seinem von einer Mauer umschlossenen historischen Garten herum. Ein Teil des Geländes ums Parlamentsgebäude, das den heutigen Nationalgarten Athens ausmacht, war ein Geschenk des Schülers Demetrios von Phaleron an seinen Lehrer, den von ihm verehrten Philosophen Theophrastos von Eresos, Nachfolger Aristoteles' und Botaniker. Um 1840 zeigte Königin Amalie sich am Schlossgarten interessiert. Dieser diente ihr nicht nur als privates Refugium, ihrer Naturverbundenheit und Experimentierfreude zuliebe nutzte sie den botanischen Garten fortan zu wissenschaftlichen Zwecken. Amalie schaltete den Agronomen Friedrich Schmidt ein und beteiligte sich an Gestaltung und Bepflanzung des Gartens. Die für die klimatischen Bedingungen ungeeignete Pflanzen wurden durch andere Arten ersetzt. 1867 brachte Schmidt die seltene Agave erstmals in Athen zum Blühen. Auch züchtete er eine Krokusart im Nationalgarten und sandte diese zu Carl David Bouché, Direktor des Königlichen Botanischen Gartens in Berlin. Bouché gelang die erfolgreiche Überwinterung der Krokusart in einem Gewächshaus. Dem deutschen Botaniker Haage ließen die Königin und Schmidt eine Gurkenpflanze aus Athen mit folgender Information zukommen, dass: „...die Walzengurke von Athen hauptsächlich als Salatgurke deshalb sich von den meisten anderen auszeichne, dass sie nie bitter schmecke...hingegen sehr fleischig und nie pelzig erscheine.“ Unter dem deutsch-griechischen Botaniker Carl Fraas wurde der Garten ausgebaut. Man machte archäologische Funde: ein römisches Mosaik, eine antike Wasserleitung, die prompt in Betrieb gesetzt und zur Bewässerung des Gartens genutzt wurde. An den Nachmittagen war der Königliche Garten einem schriftlichen Bericht zufolge damals bereits zur Besichtigung geöffnet. 1923 wird der Garten

der Öffentlichkeit freigegeben. 1974 wird er von Königlichem Garten in Nationalgarten umgetauft. Aufgrund seiner zentralen Lage ist er leicht zu finden. Am Syntagma-Platz steigt man die Stufen zu Amalies ehemaligen Stadtschloss und heutigen Parlamentsgebäude hoch. Der einstige Schlossgarten ist ummauert. Geht man die Mauer entlang, findet man Tore ins Grüne. Vor den Haupteingängen gibt es Kiosks und Stände, hier kann man Erdnusstüchchen, Mandeln, Vogelfutter und winters geröstete Kastanien kaufen. Betritt man den botanischen Garten, ist man stracks in einer anderen Welt, fern vom Touristenrummel, von Modegeschäften, Eisbars, Musikkünstlern und Souvlakigerüchen in der 3 km langen geschäftigen Ermou Einkaufsstraße, die am Syntagma-Platz vor dem Parlamentsgebäude beginnt und sich geradeaus bis zum Monastiraki-Platz erstreckt. Hier im Schlossgarten kann man es sich auf einer der vielen unter Bäumen angelegten Bänke gemütlich machen, Spaziergänger beobachten, Ruhe genießen. Im grünen Herzen Athens hört man den städtischen Pulsschlag kaum mehr. Es spaziert und sitzt sich, umgeben von Flora und Fauna. Hier stehen hohe kalifornische Washingtonpalmen, die sich im griechischen Klima bewährt, es gibt Maulbeer- Oliven- Feigen- und Bitterorangenbäume. Eukalyptus. Götterbäume mit ihren beeindruckenden Samen, es gibt eine mammutartige Kiefer. Hier fischreiche Becken und Teiche, angelegte Wege, dort geheimnisvolle Pfade. Ein Wasserlauf plätschert durch den Garten, der emsige Vogelgesang übertönt den Verkehrslärm hinter der Steinmauer. Das Tohuwabohu der einem Tiergeschäft vor Jahren entflohenen Papageien! Sie sind limonengrün, als bestens integrierte Emigranten fliegen sie in Athen umher. Auf meiner Lieblingsbank sitzend beo-

bachte ich sie: Gruppentreffs, Herumfliegelei, Gezeter, fingerdicke Zweige knacken sie mit dem Schnabel. Täglich anzutreffen auch die Taube, in trauter Einheit mit einer Ratte sitzend. Im Laubwerk frei herumlaufende Schildkröten. Stille und Natur im chaotischen Stadtrummel aufsuchend, trifft man Eltern mit Kinderwagen an, Schulklassen, Jogger. Unter der mit Glycineranken überwucherten Pergola-Allee strecken Athener sich gern zu einem Schläfchen auf einer der vielen Bänke aus. Mit den Gartenbesuchern kommt man über Pflanzen ins Gespräch, über den Hund an der Leine, den Stadtteil, den man in Athen bewohnt. Hier wieder die Frau, die ihre Ente auszuführen pflegt. Das Haustier sitzt auf ihrer Schulter, liebkost sie mit dem Schnabel, schnattert ihr Befehle zu: Will runter! Zu den Enten ins Wasser! Hilfe, ein freilaufender Hund! Über den Teich hinweg ruft die Entenbesitzerin den Leuten zu, dass sie ihren Hund gefälligst an der Leine halten sollen.



„Dies ist nur einer unter zig anderen zauberhaften Plätzen im Schlossgarten Athens“

Libanonbericht (5)

Byblos, Geburtsort der Schrift

Linda Graf

Von Beirut aus sind es 37 km nach der nördlich gelegenen Hafenstadt. Byblos ist seit über 7000 Jahren ununterbrochen besiedelt und zählt zu den ältesten Städten der Erde. Wie das 100 km entfernte, in der Bekaa-Ebene gelegene Baalbek, ist Byblos UNESCO-Weltkulturerbe.

Die Phönizier, ein Händler- und Seefahrervolk, waren im Altertum an der jetzigen libanesischen und syrischen Mittelmeerküste angesiedelt, in römischer Zeit und in der Zeit der mittelalterlichen Kreuzzüge spielte Byblos eine bedeutende Rolle. Wir Libanesen, sagt mein Reiseführer, sind seit jeher ein Handelsvolk. Die rege Handelsaktivität geht zurück in vorchristliche Zeiten. Bereits im 3. Jahrtausend v. Ch. war Byblos der wichtigste Hafen der Levante, besonders was den Handel mit Zedernholz nach Ägypten anging. Die ägyptischen Pharaonen brauchten das legendäre Zedernholz des Libanongebirges für den Bau ihrer Flotten und Pyramiden, ihre Transportschiffe ließen sie gleich im Hafen an-

fertigen. Sie zahlten mit wertvollen Stoffen und Papyrus, Byblos wurde zur reichsten Metropole der Epoche. Papyrus bildete die Grundlage für die Erfindung des ersten Buchstaben und es heißt, Byblos sei der Entstehungsort des Alphabets aus 22 Zeichen gewesen. Auch heutzutage sind Bedeutung von Buch und Schrift in Byblos und in Beirut hervorgehoben, es gibt auffallend viele Bücherläden, in den meisten Restaurants und Cafés gehören Bücherregale zur Einrichtung. Auch die Griechen pflegten Handelsbeziehungen zu Byblos, Hauptumschlagplatz für Papyrus, und benannten die Papyrusrolle nach der Hafensstadt: *Biblion*, Buch; auf das wiederum das Wort "Bibel" zurückgeht. Nebst dem Zedernholz trieben die Phönizier Handel mit Metallen und Erzen, sie waren hervorragende Handwerker und ernste Handelskonkurrenten der Griechen. In Byblos' kleinen Läden kann man Skulpturen erwerben, welche die Phönizier darstellen. Wir Libanesen stammen von den Phöniziern ab, erklärt die Ladenbesitzerin. Nach den Kreuzritten versank Byblos in der Weltgeschichte und aus der Metropole, die zur goldenen Zeit heutzutage mit New

York, Paris oder London zu vergleichen wäre, wurde wieder ein Fischerstädtchen am Fuß des über dreitausend Meter hohen Libanongebirges. Doch was für eins! Byblos, an der vorderasiatischen Mittelmeerküste gelegen, ist ein Ort aus alten Zeiten, eine Magie geht von dem Städtchen mit seinen Steinbauten, Festungsanlagen, Moscheen, christlichen Kirchen und der Kreuzritterburg aus. Ein Spaziergang in Byblos ist wie durch Geschichte wandern. In den mit Steinen ausgelegten Gassen der Altstadt sind Bars und Läden zu beiden Seiten in einstigen Pferdeställen untergebracht. In den Läden gibt es Produkte aus Seidenstoff, Skulpturen, Öllampen, Schmuck. Dies sind Schatzhöhlen à la Ali Baba. Selbst jetzt, im Winter, sind viele Touristen anzutreffen, vor allem Engländer und Franzosen. Die Restaurants und Caféhäuser sind auf ?sthetik bedacht, es sitzt sich in Sofas und Kissen und es ist schwierig zu entscheiden, wo man einkehren möchte. Die Hänge des Libanongebirges sind fruchtbar, wir gehen an den Bananenplantagen vorbei zu einem Restau-

rant an der Küste. Wie die älteste Stadt der Erde ist auch das Essen ein Traum. Wir trinken Arak. Das Geheimnis der Destillation wurde im Mittelalter von arabischen Alchemisten entdeckt. Der aus den Rückständen der Traubenpressung destillierte Arak gelangte erst im 11ten Jahrhundert nach Europa und wurde in der Türkei als Raki, in Griechenland als Ouzo, in Frankreich als Pastis bekannt. Taboulé und mit Mandeln und Pinienkörnern garnierter Humus essen wir anhand eines Kohlblatts oder eines Stückchen Fladenbrots. Der Fisch kommt frisch aus dem Hafen und wird im Restaurant auf Eis gelegt. Zum Fisch werden die mit Kräutern und Chili gewürzten Bratkartoffeln serviert. In Libanon ist das Dessert fester Bestandteil der aufgetragenen Speisen. Es gibt eine Silberschale mit Trauben, Apfelsinen, Bananen. Es gibt frische Ananasscheiben. Es gibt Teller mit Nüssen. Es gibt drei Sorten Gebäck und Marmelade. Die Krönung ist der mit gemahlenen Pistazien bestreute und mit Rosenwasser aromatisierte Vanillepudding: Ambrosia! Der starke arabische Kaffee schmeckt wunderbarerweise nach Limonen und Früchten. Wir machen uns zurück nach Beirut auf, ins Centre Ville. Hier sind teure Kleidergeschäfte, luxuriöse Kaffeehäuser und stattliche, nach dem Bürgerkrieg neu errichtete Stadthäuser. Zig Kirchen diverser Glaubensrichtungen und Moscheen sind in nächster Nähe zueinander im Wettstreit erbaut: „Mein Gotteshaus ist größer als deins.“ Die neue Moschee aber, mit ihren blauen Kuppeln, ist das bombastischste Bauwerk. Der Sprechgesang setzt gleichzeitig mit dem Geläute der Kirchenglocken ein. Leider sind die schönen Gassen zwischen den neu erbauten Gebäuden leer. Wir gehen an den Checkpoints der libanesischen Hilfskräfte vorbei. Auf der Plaza vor dem Parlamentsgebäude arbeiten Maler an ihren Gemälden, Touristen streifen durch das nahezu menschenleere Niemandsland. Früher, sagt mein Reiseführer, waren die Cafés und Restaurants voll Leben. Nun, da verschiedene politisch und religiös untereinander zerstrittene Parteien sich Centre Ville streitig machen, bleiben die Gebäude im Geisterviertel bis auf weiteres leer stehen. Nähme eine Partei den Bezirk in Anspruch, meint Claude, würde es von einer anderen zerstört. Längst sind Ursachen und Zusammenhänge der zerstrittenen politreligiösen Parteien zu einem undurchschaubaren Wirrwar geworden. Zurzeit geht es friedlich zu in Beirut. Libanon ist faszinierend und wieder ein angestrebtes Reiseziel. Drum Wanderer, mach dich auf ins Morgenland!



„Mein Gotteshaus ist größer als deins“

Reflections on/against the Present

Arrepentimiento



Fabienne Collignon

I finally made it to Los Angeles, to Venice, California and to Muscle Beach, to the Sunset strip with its bars, the Whiskey a Go Go, the Rainbow, where Guns N' Roses, amongst others, used to play. I drifted to the beaches, re-reading Thomas Pynchon's *Inherent Vice* (2009), a novel set in Venice and lovingly following Doc Sportello, a private eye in the 'Psychedelic Sixties' aware of invisible worlds, accessed through the more or less constant smoking of joints, the memories of former acid trips, an affinity to John Garfield, Hollywood actor hounded into a fateful heart attack by HUAC (House Committee on Un-American Activities) in the early 1950s. Garfield's last movie, *He Ran All the Way* (1951)-he died less than a year later, having refused to name names, and blacklisted as a result-ends with him dead in a gutter, if beautifully lit, as Doc observes; particularly attuned to light and lighting in film (Pynchon's books are frequently about light), Doc finds that last scene arresting: '[i]t was somehow like seeing John Garfield die for real, with the whole respectable middle class standing there in the street smugly watching him do it'.

Sportello refers to the Sixties themselves as a 'little parenthesis of light', which 'might close after all, and all be lost, taken

back into darkness', though Pynchon does not necessarily align possibility with light; in *Gravity's Rainbow* (1973), it is darkness which is kind, which envelops the dispossessed, wrapping around them in a kind of embrace, sheltering those to whom shelter is denied. In *Inherent Vice*, though, what happens in darkness links back to Garfield, dead in the gutter from 'real world Hollywood betrayal and persecution', to these unavoidable ends because executed by controlling forces operating in the dark, even if we might wonder how useful such metaphors really are: it is not as if transparency wasn't violent, or that, seeing all, we'd suddenly renounce the violence previously hidden.

Certain forms of violence depend, after all, on visibility, as Elaine Scarry writes in her extraordinary book *The Body in Pain* (1985), just as others thrive in the shadows, in dark spaces like Guantanamo Bay or other sites of 'extraordinary rendition', the concentration camps in Chechnya, rounding up and making invisible gay men, denied existence epistemically, and altogether.

What was apparent in 'real-world' Venice, too, was a movement of pushing out; the UK newspaper *The Guardian* is currently running a series of articles under the title 'Outside in America', investigating homelessness in the United States, shifting its

focus across the western US, from Silicon Valley, Berkeley and Venice to Seattle. According to the *LA Times*, Venice has become one of the most expensive neighbourhoods in Los Angeles, a trend most noticeable on Abbot Kinney Boulevard, named after Venice's founder, who wanted to recreate the Italian city with its canals and Venetian bridges, some of which got built before oil was discovered in the area in 1929-which meant the generation of wells, and of waste associated with petroculture-and the Wall Street crash. Rather than suburb, it became, in time, what the architecture critic Reyner Banham, in his 1972 documentary for the BBC, described as a 'wide-open' space, existing in contrast to such gated communities as Rolling Hills, little prison-worlds of wealth and privilege whose homicidal obsession with static perfection is so brilliantly captured in, for example, Ira Levin's *The Stepford Wives* (1972). Already in 1972, however, the community of artists, craftsman and workmen (always men), with their joint interest in sculpting, the drop-outs and 'problem people' (as Banham's fictional, automotive Baede-Kar guide, in homage to Karl Baedeker, publisher of guidebooks, calls those in the gutter, in its seductively automated voice) is threatened by money-driven 'urban renewal' programmes often started on the back of the deliberate bankrupting of aspects and areas of life deemed undesirable.

And so where people used to be able to live cheaply-there still are tent communities along the beach, but they are galaxies distant from Abbot Kinney Blvd. and the Butcher's Daughter, plant-based restaurant where I ate a vegan breakfast burrito (I am part of the problem, compromised that I am)-life quickly turns cheap, itself dispensable. The efforts directed against such occupations, populations variously called surplus (Marx), disposable (Henri Giroux, in his article about Hurricane Katrina and the deliberate 'letting die' of thousands of people of colour), or redundant, all articulating the same sentiment, are enormous, occur every day, for years, decades, on end. In Pynchon's book, Mickey Wolfmann, real estate mogul, has a brief moment of awakening, drug-induced, which he is, in turn, conditioned out of, because such changes of heart are not allowed by those in command: shelter is meant to be free, leading him to begin building a project of repentance, Arrepentimiento, 'sorry about that', a city out in the desert, as if wanting to recreate Venice as 'wide open' once again.

Letter from England

Decisions...

Diana White

May is such a beautiful month we shouldn't spoil it with politics. But elections loom, which necessitates a decision. The majority of decisions are the automatic actions of daily living, so the ones we have to think about take on greater significance; such as where to give my political and civic support: not a simple choice.

Within the last three months I have taken part in two demonstrations. The first was to protest against the council's plan to downgrade our library. When I first moved to this area, our lending library was superb, bettered only by the separate reference library. But councillors wanted to develop a site which required major public usage, so they sold off thousands of books, merged both libraries, and moved them to the new complex. Now they want to do the same thing again. So I joined the protest. The second time was to voice my outrage over the proposed cable-car, which would swing across the city centre into some historic gardens. This is a World Heritage site, and part of our special status was accorded us because of the setting. We are surrounded by green hills and a river. We are not a ski resort or amusement park.

But there are other, more problematic decisions. The destruction of part of a meadow to make a new "park and ride" is causing public fury. The UK's "park and ride" system is excellent. You drive to the car-park situated outside the town and then take the free bus into the city centre. It saves the hassle of finding a parking space, decongests the roads and, as the buses are eco-friendly double-deckers, pollution is reduced. What's not to like? Our city already has three, but the projected fourth is controversial. Like the protestors, I would prefer to see green fields rather than metal roofs; but the need to protect the historic buildings, fundamental to our special status, is also a priority, as is minimising the pollution causing health problems. So where should my support go? I care as much for the buildings as the meadows: do I join the protest or don't I? When it comes to the projected northern HS2 train route however, planned to cut through sixty-three areas of historic woodland, I had no problem in voicing my anger and signing the petition. The benefits will not outweigh the appalling cost of the destruction and the knock-on effects, including the compensation for hundreds of residents adversely affected by the route.



The question of difficult decisions isn't limited to development. The UK is facing some very hard choices, most of which are due to the foolish vote to leave the EU. Not least among them is our security, which being an island once provided but which in the electronic age has become a less important factor. I am part of the majority of Brits who live blameless, ordinary lives and whose main concern is whether to take an umbrella when they go out; we are unlikely to even hover on the edges of anyone's radar, least of all that of Special Branch. We don't download bomb-making instructions, or pornography, or buy machetes and machine guns off the internet: we work on the theory that if you have nothing to hide you have nothing to worry about. Which makes our perception of the debate regarding the monitoring of social media sites, and the "snooping" by police and government enforcement agencies of emails and mobile phones, slightly more relaxed than those who see this kind of monitoring as further evidence of the Big Brother society. Britons have always been used to minding their own business; the "twitching curtain" spy is more likely to be seen as a nosy neighbour than a concerned resident, even though Neighbourhood Watch schemes flourish and one might be very grateful for the curiosity that prevents a burglary or worse.

Privacy, like much else in life, is subjective. Those who worry about government intrusion probably won't consider it intrusive when they give their post code to a retailer and up comes their name and address and, doubtless, their credit and consumer history, but of course it's an invasion of privacy. But that same technology does much to prevent fraud. Yes, freedoms are being

eroded, but some are the price we must pay for the safeguarding we demand in a dangerous world. So, reluctantly, I don't feel justified in protesting against measures designed to protect: the security forces and police need support, not criticism, as recent events in Westminster prove.

However, it's May, elections loom and, as an added dilemma, a snap general election will follow in June. The first election is to choose a regional mayor. When the question of a regional mayor arose, I voted against it. We don't need another layer of command, with the occupant of the post earning a huge salary.

The heavier the top of a political structure becomes, the greater the chance of corruption, and the more difficult for that structure to reach agreement and make decisions. I have now received official information on the role of a regional mayor and the candidates standing and there'll be similar information about the candidates for the general election. It all boils down, in both cases, to which political party you favour. I don't favour any political party; in the words of the late, very amusing and much under-rated film actor Terry-Thomas, they're all an "absolute shower." Naturally, all political information contains the candidates' election promises, but no one is better than a prospective politician at exaggeration if not actual lying. And lying aplenty there'll be before 8 June, when we have to vote for a new Parliament. But, mindful of the struggles of the women who fought for female suffrage, I will vote. I doubt my choice of candidate will win, but in politics the best person never wins, it's always a compromise, as most of the world's leaders prove.

And the lilac bushes are very beautiful....

In the air

One year on

Ariel Wagner

I've written an article for every issue of kulturissimo since October 2001, when "k" was reborn as a monthly supplement. There are months when you struggle to find a subject. May 2017 has been one of them. What can I write about today's complex, dangerously volatile world that the experts can't comment on more lucidly? With so many „unknown unknowns“, it's hard to foresee future events: just after I wrote this paragraph Theresa May called a snap election. Everything becomes "breaking news", trapping us in an eternal present.

"Write about what you know", they say. Well, what I know best, since 17 May 2016, is mourning. So, self-absorbed though it may seem, I'm writing about my personal experience of grief. Other mourners will have other stories: people react differently. I've been told: „Never look back“, but that was not my way. I didn't want the past to creep up on me from behind, preferring to turn and face it down. So I have spent the last year following the events of 2015-2016, day by day, in my diary and hospital notebook, living in both past and present. It was often upsetting, but has helped me see what happened. At the time, I was too close to things, trying to survive from day to day, reacting to crisis, recovery, progress, hope, crisis and decline. Reading the notes, I relived it all with the greater clarity of distance.

Much about mourning is surprising. You are not prepared for your hyper awareness of language, how the use of the "wrong" word can wound. A friend asked me, early on, what I'd been „up to“ that day and I hit the roof. You might ask a child who'd been out playing what they'd been up to and I felt it trivialized coping with the awful formalities of widowhood. Of course you know you're being unreasonable: there was no intention to offend, on the contrary. But the knowledge merely adds remorse.

Neither are you prepared for your ability to pass from doubled-up grief to smiling normality and back again within seconds. Or the disconnect between what you say and do and what you feel. In company, you function normally; an external crust holds in the internal magma, which erupts when you are alone.

Only the (few) people you're close to and trust can break through the crust - and their doing so is how you come to recognize who your close friends are. Others, less close, have also helped, not by trying to reach



your grieving self but by talking to the functioning part of you about ordinary absorbing things.

I'd had a long time to prepare for widowhood, imagining the „dawn phone-call“ over and over again at times of crisis. The shock was still overwhelming, physically and emotionally. But the preparation - and Guy's suggestions, his calm practical instructions proved an inestimable gift - meant I knew what to do and had only to speak the lines and perform the actions. You are surprised to find you can think rationally and act decisively despite the inner meltdown.

Reading the hospital notes and paying attention to the doctors' choice of words, I realize they were preparing us for a fatal outcome, though they continued their procedures. The prospect of a homecoming - feared (it would be hard, there would be medical dependency) but also desired (we would be together, we would cope) - seems to have been illusory, in the last weeks at least. The relentless ramifications of the illness and Guy's weakness meant the end was inevitable. I now think I was alone in not seeing, or not facing up to the truth. We kept up our ritual of „Venceremos“ and „A demain“ till the very last evening. But Guy can only have been repeating the words to comfort his wife; he had surely recognized the reality of the situation. Could I not have done so as well? We could perhaps have shared important things instead of continuing in our separate solitudes.

When the dawn phone-call came, I felt a split-second of relief before the grief hit. Relief that it wasn't some new crisis, that the suffering was over? That the desired but scaring future would not happen? Emotional and physical exhaustion? A mixture of all these? Human frailty, total eclipse.

Now, as the horrors of the hospital months become less vivid, the loneliness deepens. You think back beyond the pain of the immobile patient attached to the tubes and machines to the brave, funny, clever man. So many things are happening that you want to share with him. But like much else about mourning, the loneliness is not unambiguous. You find yourself free - though it's a negative freedom: a „freedom from“, not a „freedom to“. Free from permanent low-level anxiety; free from having to be reachable all day and putting clothes out ready at night in case a crisis calls you home or to the hospital. Free from being needed, from imagining everything that could go wrong and planning ahead to avoid problems. And yes, of course, these freedoms feel like betrayal.

The ambiguities of mourning: the loneliness and the freedom, the coping and the howling, the insights and the doubts. Mourning evolves, though it doesn't get easier - why should it? A loss is a loss and the lost person doesn't become less lost. But it's an essential process which may one day lead to the mourner becoming a normal, grown-together human.

I have tried to share my experience of mourning as truthfully as possible. I hope some of it makes sense.

*

On 17 May 2017, there will be a homage to Guy at the Theatre of Esch, with short extracts from his Luxembourgish translations of Beckett, music by Henning Schmiedt and his Mikis Theodorakis Trio, and a short talk by Claude D. Conter, director of the CNL. A simple celebration among friends of a man who lives on, comfortingly for his wife, in the hearts of many people.

Hausemers Kulturreisen (95. Etappe): Vereinigte Arabische Emirate

Zärtliche Lippen



Foto: Georges Hausemer

Ahmad Mohammad, stolzer Kamelfarmbesitzer in Umm al-Quwain

Georges Hausemer

Auf einer Kamelfarm an der Grenze zwischen den arabischen Emiraten Umm al-Quwain und Ras al-Khaimah kann man sich in die imposanten Wüstentiere geradezu verlieben. Und zudem lernen, dass die Unterscheidung zwischen Kamel und Dromedar ausgemachter Unsinn ist.

Kamele haben einen schlechten Ruf. Sie gelten als dumm und trampelig, sogar als aggressiv, spuck- und beißwütig. Und dann diese arroganten Blicke von hoch oben herab...

Ganz anders präsentieren sich die Tiere auf der Kamelfarm von Ahmad Mohammad, der im Hauptberuf Polizist ist und den Zuchtbetrieb von seinem Vater geerbt hat, der ihn einst auch schon von seinen Vorfahren übernommen hatte. „Umm al-Quwain Yaya“ heißt die Farm. Benannt ist sie nach dem winzigen Emirat, das zwischen die nur unwesentlich größeren und auch kaum bekannteren arabischen Fürstentümer Sharjah und Ras al-Khaimah gequetscht ist. An die dreißig Kamele leben hier. Zudem ein paar indische Kühe, eine Ziegenherde und Kallamullah Ragund, der sich um die Tiere kümmert. Gelegentlich – wenn nicht, wie neuerdings üblich, kleine Roboter mit ferngesteuerter Peitsche auf

die Tierrücken geschnallt sind – kommt der gebürtige Pakistani auch bei Kamelrennen als Reiter zum Einsatz. Mit Fremden hingegen hat er selten Kontakt. Dies ist kein Vergnügungspark, wo Kamele als Schaukelpferde für Touristen missbraucht werden.

Im Gegensatz zu seinem Boss spricht Kallamullah ein wenig Englisch. So kann er den zufälligen Besuchern der Farm ein für allemal erklären, dass es sich bei Dromedaren definitiv um Kamele handelt, wenn auch um einhöckrige. Diese werden ferner Altwelt- oder Arabische Kamele genannt, im Gegensatz zu den zweihöckrigen Trampeltieren und den nullhöckrigen Neuwelt-Kamelen, die als Lamas und Vikunjas durch Südamerika streifen.

Die angenehm warme Luft aus Mamdukhas Nüstern

Kaum hat der Angestellte das Gatter geöffnet und uns zum Betreten des Geheges eingeladen, trotten auch schon die ersten Tiere heran. Mit träger Neugier und den Schwielensohlen äußerst sanft auftretend, nähern sie sich. In ihrem typischen Wiegegang, aufmerksamen Blicks, so als hätten sie geradezu auf Gäste gewartet. Von Scheu oder Berührungsängsten keine Spur, im Gegenteil. Noch bevor wir begrei-

fen, wie uns geschieht, bekommen wir den warmen Atem von Sudani, Shahanyia und Mamdukha im Nacken zu spüren. Ja, jedes Tier, so lässt Mister Mohammad übersetzen, trägt einen eigenen Namen, hat sein unverwechselbares Aussehen, seinen eigenen Charakter.

Mit einem besonders freundlichen Naturell scheint Mamdukha ausgestattet zu sein. Jedenfalls belässt der elegante Koloss es nicht dabei, mir aus seinen pelzigen Nüstern heiße Luft ins Gesicht zu blasen. Gleich anschließend kommen auch seine samtigen Lippen zum Einsatz, zupfen an meinem Ohr herum und tasten sich zu meinen Mundwinkeln vor. Zuletzt legt er mir aus gut zwei Metern Schulterhöhe sein weich gepolstertes Kinn auf den Kopf und versucht, seinen langen Hals an meine Schulter zu schmiegen.

„Eine Kameldame?“, frage ich zögerlich in die Runde, nachdem ich die langen Wimpern dieses Tieres bewundert habe, die seine Augen vor dem allgegenwärtigen Sand schützen, seine Ohren, die aus demselben Grund mit Fell bedeckt sind. „No, no!“, amüsieren sich die Einheimischen. Bei meiner Kontaktperson handele es sich um den einzigen Hengst der Sippe und Vater des vielzählig herumlaufenden Nachwuchses. Nun ja, warum nicht.

An Freundlichkeit, Zugewandtheit, ja Zuneigung stehen die anderen „Gamals“ oder „Jamals“, wie sie in den verschiedenen arabischen Dialekten heißen, ihrem Anführer in nichts nach. Von wegen hochnäsiger und angriffslustig! Sanftere, gutmütigere, lebenswürdigere Tiere sind uns bislang nirgendwo auf der Welt über den Weg gelaufen.

Und wertvollere schon gar nicht. Bis zu vier Millionen Dirham, umgerechnet einer Million Euro, muss der Käufer eines besonders erfolversprechenden Rennkamels hinblättern, sofern solch seltene Exemplare überhaupt in den Handel kommen. Es gibt schon etliche Rennen, nach denen sein Chef ein paar hunderttausend Dirham als Siebprämie einstreichen durfte, wie der kleine, drahtige Mann aus Pakistan uns in einem Nebensatz verrät.

Derweil lehnt Ahmad Mohammad, besagter Farmbesitzer, lässig und mit einem Ausdruck tiefer Zufriedenheit an einem der Pfosten, die das Wellblechdach der schlichten Kamelunterkunft tragen. Blütenweiß leuchtet sowohl seine luftige, knöchellange Dischdascha als auch das locker um den Kopf geschlungene Baumwolltuch. An den Füßen trägt er Ledersandalen. Keinen Gürtel und auch keinen Krummdolch, wie das bis vor ein paar Jahrzehnten üblich war.

By Gado:

